

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

À LA CHASSE AU WIK-WIK SANS QUEUE  
SUIVI DE  
AUX YEUX DU BOIS

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
NICOLAS ROBERGE

OCTOBRE 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je remercie Denise pour l'accueil et l'écoute, la présence, la rigueur et l'honnêteté;

Laurence pour la franchise et les nombreuses lectures, toujours attentives et toujours intelligentes. Merci de m'avoir aidé à trouver en moi la force d'accomplir ce projet, à croire en cette voix naissante. Ta parole ramène sur Terre, ton courage rejaillit partout.

Je remercie Clermont et Stéphane, du fond du cœur, pour m'avoir accueilli sur votre campe, initié à la chasse et conté vos histoires de bois. Ce mémoire n'existerait pas sans vous.

Merci aux ami-es, aux collègues et au personnel de soutien, toutes ces personnes qui, de près ou de loin, rendent l'écriture possible;

et enfin, à Juliette, qui m'a dit un jour ce que j'avais besoin d'entendre.

RMERCIEMENTS .....	ii
RÉSUMÉ .....	iv
À LA CHASSE AU WIK-WIK SANS QUEUE .....	1
Ornithologie I.....	23
II.....	40
Ornithologie II .....	61
III .....	76
AUX YEUX DU BOIS .....	91
I.....	97
II.....	106
III .....	118
IV .....	128
V.....	143
BIBLIOGRAPHIE .....	160

## RÉSUMÉ

Nous ne savons plus comment écrire le vivant. Notre parole l'assimile et notre regard le réifie. Nos sociétés capitalistes, productivistes et la forme postcoloniale de notre habitation ont contaminé nos façons de voir, de penser, de parler et d'écouter. Aujourd'hui, alors que la Terre brûle et que l'esprit du capitalisme traverse toutes les sphères de nos vies, peut-on seulement parler d'une voix qui ne reproduise ni n'accélère les rapports hiérarchiques entre humain et non-humain ? Écrire *avec* le vivant plutôt que *sur* lui ? Un poème peut-il nous permettre d'entrer en relation avec notre environnement et, ce faisant, nous replacer en son sein ? Ces questionnements sont à l'origine de ce mémoire.

La partie création problématise ces rapports entre humain et non-humain en mettant en scène trois séjours dans la forêt – deux de chasse à l'original et un d'écriture en solitaire. Elle questionne ce que la vue, ce que le vivant et ce que ce corps-à-corps avec le lieu font à la voix et à l'identité. Les poèmes sont d'abord hésitants et maladroits, « je » sait que sa parole n'est pas assez vaste et ouverte pour parler du monde qui l'entoure. Puis, alors qu'il réapprend à voir et à écouter, sa voix prendra de l'ampleur et sera traversée par de nombreux souffles. S'installant dans ce qu'on devine être un après coup, ce recueil est marqué par un apprivoisement de soi et du lieu, par l'acceptation et l'émerveillement; par la solitude, l'ek-stase et la joie. Il admet fondamentalement qu'écrire le territoire n'est pas un acte solitaire.

L'essai, quant à lui, s'attache à envisager le poème comme un espace de relation dynamique avec le vivant. Traversé par une réflexion politique et écologique qui porte sur notre habitation du continent, il convoque principalement la phénoménologie et le constructivisme afin de saisir cette expérience du dehors qui s'est avérée conduire à la spiritualité. À l'image de ce mouvement d'excentration, l'écriture sera successivement considérée comme une prise de parole co-construite entre soi et un paysage, comme un dialogue entre humain et non-humain et, enfin, comme un acte d'écoute de la voix de la forêt. En s'attachant autant au collectif qu'à l'individuel, au sensible qu'au politique, l'essai conçoit le poème comme une manière d'habiter le territoire qui puisse, l'instant d'une parole, échapper à la reproduction des rapports de force entre l'humain et son environnement.

MOTS-CLÉS : FORÊT, HABITATION, ÉCRITURE, POÉSIE, TERRITOIRE, VOIX.

**À la chasse au wik-wik sans queue**

un jour, il faut l'avouer  
on y a cru  
on l'a dit même  
avec une certaine force  
toute toute toute toute toute va finir par s'arranger

du thé pousse dans les ornières  
peut-être nous faut-il prendre un autre chemin

**I**  
980 jours

*certains habitats se forment en une fraction de seconde (un éclair, un éboulement). d'autres, en plusieurs décennies (la mort d'un arbre, un défaut dans les racines).*

octobre  
par la fenêtre  
la forêt s'étend  
le jour s'accroche aux nuages

parfois  
un écureuil passe sur le toit

nous nous endormons presque

je fais quoi ?  
tu demandes

gêné :  
j'écris  
les mains en cornet

il y a la grosse roche et la gravelle  
les branches qui bougent  
(ensemble  
et pas ensemble)

les montagnes  
j'en ai compté trois

lumière déviée  
rendue  
cela cache et cela  
illumine

l'oiseau ne fait rien  
mon poème s'accote

là-bas, parmi l'herbe jaune  
un arbre écarquillé

c'est le gel, tu dis

de nombreuses espèces y trouveront refuge

tu m'as prêté ton couteau  
des feutres  
les tiens, ceux de ton fils  
je ne sais pas  
mes bottes sont trop grandes

*dehors il faut  
des pieds solides*

je suis sorti  
le plus silencieusement possible

le territoire ouvert  
en une voix jamais chantée  
un bateau pirate dans un centre d'achats

*le printemps venu, certaines espèces de passereaux (hirondelle rustique, martinet ramoneur) nichent exclusivement dans le patrimoine bâti (maisons, granges, poutres, cheminées).*

d'abord un pas  
un pas  
et puis un autre

je fais attention aux jeunes pousses  
aux pierres déboulées

je vais calmement  
mais aussi furieusement

cette voix que j'ai  
je la dis  
en équilibre

je cherche le bois mort, l'argile  
les rivières souterraines  
(leur dureté, leurs tremblements)

cette extravagance, cette gaucherie du monde  
tendu  
dans cette espèce de spasme

il aura fallu  
chercher ses mots  
devenir impasse  
arroser même les mauvaises herbes

disparaître à soi  
disparaître complètement

dire les oiseaux-mouches  
reconnaître l'embarras  
chuchoter :  
je consens à ma défaite

revenir  
sans faire de bruit

quelque chose en moi cherche un rivage

cette journée-là  
je suis resté  
au bas de la côte  
auprès des bouleaux  
auprès de l'étang  
jusqu'à ne plus avoir de peau  
que je puisse appeler mienne

le soir au campe  
des boulettes en sauce  
du pain avec du beurre, du pain avec du chocolat  
de l'eau

dans mon cahier :  
les épinettes sentent la citronnelle; les cyprès, l'herbe; les sapins, le sapin

*les chauves-souris, les araignées, les papillons, les scarabées, les mouches et les pics chevelus habitent dans les loges bâties par les pics chevelus.*

au réveil, le ciel est vide et les arbres emmêlés  
il a venté toute la nuit

nous faisons les sacs  
emportons avec nous des couvertures  
ce qu'il reste de pain

nous prenons en silence le chemin du bois  
avant que l'aube ne se lève

blottie sur la colline  
la cabane ne s'est pas envolée  
cela tient du miracle

## **Ornithologie I**

il y avait chez toi  
une grande table en pin  
où se faisaient les devoirs, les bricolages  
et les listes d'épicerie

la pointe du crayon s'enfonçait dans le bois mou  
comme un ongle écrit  
sur la peau

la bouilloire siffle  
et le pain noircit  
au-dessus de la flamme  
il est cinq heures du matin

pendant que l'un fait les sacs  
l'autre prépare le café

la forêt se dessine –  
la brume craque  
une bande bleue apparaît

ta démarche est lente  
ton corps  
vacille parfois  
tu peines à suivre

en secret  
tu portes sur ton dos  
le sommeil  
d'un homme absent

tu voudrais qu'il puisse le voir  
cet aulne qui pousse drôle  
juste là  
tout près de vos pieds  
cette trace d'un animal inconnu

tu te surprends à croire que la vue nous traverse  
tu apprends à parler dans le vide

dans un souffle  
tu lui dis :  
regarde  
le ciel  
lisse  
lavé

vois-tu  
la course  
des oiseaux ?

regarde  
comme la lumière se dépose  
comme la matière la retient

le territoire rêve :  
les samares s'envolent

tu lui dis :  
viens  
dépose ton gilet  
tes trois-quatre affaires  
ton regard cassé comme on casse ses chaussures

plus tard, il y aura  
le soleil  
la décomposition – les pommes  
t'en rappelles-tu ?

tu as été  
statue de sel  
demi-sommeil  
tu sais que disparaître est chose aisée  
que toucher  
parfois  
délaisse la peau

en cachette  
il t'est arrivé  
de faire mal au lichen  
tu jalousais les pierres

à voix basse :

viens

choisis un bâton

ramasse une roche

fais-leur une promesse

accroche tes mitaines

à la cime d'un arbre

pose ta voix

sur une volée d'insectes

ouvre tes yeux  
et le territoire  
ouvrira les siens

reviens  
là où tu n'as jamais été

vous traversez le bois  
cordé de bouleaux  
jusqu'à la friche  
où poussent des baies  
du feuillage – les écureuils  
viennent y manger

la friche  
déjà percée de bouleaux  
d'épinettes comme des porte-manteaux

ce chemin  
tu le reprends chaque jour  
et pourtant  
jamais tu ne reviens sur tes pas

tu ne cherches pas à réparer  
tu veux seulement  
départager tes vies  
voir  
le caractère des arbres

en marchant  
tu fais la liste  
des choses qu'on t'a prêtées :  
un gros morceau d'écorce  
et un couteau qui coupe  
des paroles qu'on dit au présent

un nom  
comme un ravage  
comme une cuillère d'eau sucrée

la liste des choses qu'on t'a confiées :  
une chanson, un souhait  
et une très grande colère

*chèvrefeuille*

*achillée*

*épilobe*

quelques mots qui donnent la vue

le cafard et les paroles de carton  
les maisons qui tiennent au creux des mains  
l'insomnie, les absences  
des yeux comme des îles :  
ce que tu ne peux que porter

il n'y a que cette joie  
parfois petite  
parfois grande comme un cri  
rien que cette joie  
qui t'appartienne  
absolument

le compte est bon

**II**  
1269 jours

*rappelle-toi cet adieu, quand ton regard s'éparpille et que ta voix se renverse pendant deux secondes. rappelle-toi à ces vies nouvelles, essayées comme on essaie un chandail, c'est-à-dire dans le magasin et devant tout le monde et par-dessus celui qu'on porte déjà. rappelle-toi à ton souffle, au linge qu'on t'a prêté. ne cherche pas à trouver la courbure de la Terre.*

juillet  
et la trail envahie

la cabane  
toute croche d'orages

les castors dessinent des pattes d'oie  
à la surface de l'étang

je défais les sacs – presque rien  
et j’installe mon lit tout au fond  
j’essaie de la chimer par en dedans

au bas de la côte  
(j'explore)  
près des plantes vertes, des plantes jaunes  
des plantes qui donnent des fruits  
un gros cercle de terre comme un souffle au cœur de la friche  
à l'endroit où on a laissé les abats de l'automne

la forêt veille ses morts  
et mourir prend du temps

j'ai pris le chemin  
avec *Les arbres du Québec* et mon sac de toile  
les souliers remplis d'eau

je ne suis pas censé chanter

(tracer des flèches, faire des groupes  
des familles  
écrire dans la marge, corner  
revenir)

je vois des règnes, des ensembles

dans la clairière  
je n'ai pas reconnu  
le bouleau qui m'avait prêté son écorce pour faire un *câlleux*

j'y suis allé au hasard  
j'en ai remercié plusieurs

dans un cahier,  
les mots qui poussent sous les pins (en compter les syllabes, prendre des mesures,  
fermer la moitié de mes yeux)

le soir venu, je le laisse sur le bord de la fenêtre  
je voudrais qu'il pleuve dedans

*tout ce que tu es tu ne l'es qu'à distance et c'est cette distance qu'il faut habiter. non pas pour aller aux limites de soi mais pour que soi se trouve à la limite. nos maisons, après tout, ne sont pas des bottes à tuyau.*

juillet  
et le matin je porte tout mon linge

il arrive que j'attende  
des heures durant  
pour voir les épinettes trouver l'aube  
du bout des doigts

ça arrive d'un coup :  
les vagues d'air sombre  
les feuilles comme des grosses poussières  
les bourrasques qui plissent le visage de l'eau

je me réfugie dans la cabane  
où s'abritent aussi  
le vent  
et toutes sortes d'insectes

dans la tempête  
au bas de la côte  
encore  
l'étang devine la berge

rien à faire

la pluie mouille le tapis, coule sur les murs

elle abreuve les bouquets d'épinette et de sapin accrochés au plafond

(une seule branche par arbre, pas plus;

ils sont encore jeunes)

*il ne s'agit pas de l'écorce, de la rivière ou de la  
chatoyance de l'herbe. sache-le, ce qui te lie au monde  
ne réfléchit pas.*

il est une joie du lieu  
ça grimpe  
ça parle  
ça pétille  
ça s'envole  
ça flotte  
il est aussi une joie de l'espace

la mienne  
ce n'est rien  
mes mains sales de bouquets  
mon oreiller gorgé de soleil  
rien qui ne tienne à grand-chose

j'aurais voulu que tu la voies, la naissance des épinettes  
la lumière qui crépite et s'envole comme des mouches, des quarks, comme des  
mouches à feu

j'aurais voulu te montrer les affaires que je me patente :  
un teneux de filtre, un teneux de porte

j'aurais voulu que tu l'entendes  
cet oiseau qui chante comme il vente dans un carillon

le silence  
parfois  
est une voix abrillée

au début du ciel  
s'est levée une lumière pâle  
un morceau de nuit  
à demi effacée

cette solitude est immense  
les grenouilles chantent  
un écureuil est venu gratter

j'ignore comment lire  
la trajectoire des feuilles  
je ne comprends pas  
l'orthographe des brindilles  
ni celle des branches cassées ni celle des charançons ni même l'écriture en pattes de  
mouches  
des patineuses

la forêt  
je sais comment on l'appelle : La Lièvre, REXFOR, zec  
et pourtant  
je ne connais pas son nom  
je sais seulement  
que ma vie est un moment  
beaucoup trop bref  
pour le prononcer

les montagnes en dents de scie  
le ciel comme un diaphragme  
le paysage se découpe

je le comprends :  
c'est dans le bois  
    dans la solitude du bois  
que de ma vie  
j'ai été le plus visible

## **Ornithologie II**

tu ne t'es pas aperçu  
que le jour tombait

ces mots exacts dans un cahier :  
*nous tenons*  
*à ce qui résiste*

par la fenêtre  
ton reflet  
plié

dehors  
les os d'un camion  
la fatigue d'une grange sur le bord de la route

la chaise vide  
légère  
mon nom ne veut plus  
rien dire

il n'y a plus de refuge

laissé derrière :

ton cahier

tes bouquets

la cabane où tient

toute ta vie

il n'y a plus de refuge

le vent te passe à travers

la forêt t'a vu  
danser  
seul  
au milieu du chemin

les bras, les épaules  
chercher un appui

trouver les côtes  
trouver le cou  
calquer le geste sur le geste des saisons

la forêt t'a entendu  
chanter  
une chanson  
vieille  
de canards  
de ricochets

est :  
le silence des arbres

il n'y a plus de refuge  
nulle part où enterrer ta peau

dans ta bouche  
un colibri  
prend son temps  
pour mourir

à la forêt, tu dis  
comme on admet  
la honte d'une honte :  
    j'aurais voulu être souple  
    à défaut d'être solide  
    à défaut d'avoir du courage

à la forêt, tu dis :  
    je ne suis pas assez fort

comme à propos d'une chance déçue :  
    j'apprends tout juste à aimer

que laisses-tu entrer ?  
qu'est-ce qui peut vivre en toi ?

est :  
ta faiblesse

est :  
ta peur

est :  
ton incommensurable lâcheté

sont :

les phrases toutes faites

le visage au creux des mains

les roches trahies

sont :

la vie de convenance

le feu qu'on n'a jamais su crisser

est :

ton immense solitude

la clairière  
l'inverse du chemin

la mousse vivante  
parmi la mousse sèche  
côte à côte

à voix haute  
à une personne aimée :  
puisses-tu trouver en tes mains un fleuve  
dans ton cœur une clarté

à voix haute  
à une personne presque oubliée :  
que le vent sur ton visage te rappelle à ta force  
que le vent sur ton visage te rappelle à ta légèreté

puisses-tu voir aujourd'hui un oiseau dont tu ne connais pas le nom

à voix haute  
à une bouture sur le bord de la fenêtre :  
que l'on s'occupe de toi  
comme on prend soin d'une joie

**III**  
1333 jours

l'automne et  
les journées longues

les migrations  
aériennes, terrestres

le regard au nombre des choses visibles  
les porte-bonheurs  
au ventre des mots

je trouve un boulon  
et une roche  
celle qui a un nom et un visage  
je compte les porte-clés

je marche avec  
côte à côte c'est-à-dire  
je les laisse là  
au creux de ma voix  
sans jamais les dévoiler  
par peur qu'ils perdent leurs dons

parler accomplit mon encombrement

j'ai vu des baies – oui  
de la lumière  
et des matins bleus

j'ai fait des bouquets  
aussi, des poèmes –

je me vois faire  
agrippé à ma joie  
je retiens les miracles

j'essaie quand même  
j'écris les sucres, les plumes, les différentes sortes de gomme  
les os creux, les os longs  
les organismes microscopiques  
la vie comme pleine de nœuds

la voix me manque  
pour recueillir le sel  
pour brûler une allumette  
et ouvrir une fenêtre

voir comme les astres  
fabriquent des lieux minuscules  
distinguer les castors des oiseaux des plis dans le ciel  
la voix me manque

je ne me rappelle plus

au bas de la pente  
j'ai fait ça :  
j'ai cassé des branches  
frappé les plus grosses contre le tronc des arbres  
un coup, puis deux, puis trois de suite  
j'ai bourrassé en malade  
me suis fait appelant

je cherchais à revenir  
au seuil de la transparence

la nuit tombe et le vent  
comble les vides de vent

la chaleur se déplace et chaque chose  
est accueillie

au campe, je rentre  
introuvable

le soir  
du jambon et des patates, de la liqueur  
de l'eau pétillante et pas

sauvage un peu  
je n'ai pas dit grand-chose  
je perçais des trous dans ma voix

dans ma veille  
j'ai enterré  
mon *câlleux*  
mon bouquet  
éparpillé  
les restes de cette vie ouverte

*l'abattage des chicots et les coupes totales, les routes, les chemins, les insectes voraces : la forêt ne meurt plus.*

*construis une cabane avec ta roche, une cabane avec tes miracles, ouverte aux grands vents, de la place pour tes ami-es.*

ce matin, il avait gelé  
le frimas couvrait la friche  
sur quelques mètres seulement

on pouvait lire  
dans la mousse  
l'ellipse  
de la Terre

j'ai vu une roche  
qui ressemblait à un fruit

le soleil se lever  
dans le vol des bernaches

les amibes, les nématodes, les collemboles  
sache-le  
les coléoptères  
habitent ici

**Aux yeux du bois**

D'abord, un lieu. Une coupe à blanc, une île volcanique, un projet immobilier, la rue depuis la chambre d'amis. Au hasard : un campe de chasse, une colline en friche. Partons d'ici.

On commencera sans doute par ce qui saute aux yeux. Faune, flore, lumière, saison. On écrira par exemple : *deux hérons, les sapins, l'or, le début de l'automne*. On croira bon de les qualifier, de créer des images, on fera de l'effet. Souvent nos poèmes sont des guides de voyage.

Nous le savons pourtant, au plus profond de nous, que les arbres dont nous parlons ne connaissent rien de la Terre, que notre langage n'est pas vivant, mais métaphore du vivant. On pensera pouvoir procéder d'une autre façon. Matériellement, c'est-à-dire. On parlera de longitude, de latitude, d'élévation orthométrique. On se demandera : quelles essences et quelles espèces y vivent ? Quels sont leurs comportements, leur degré de résilience, leur population ? Quel est chemin le plus court pour y accéder ? Faut-il payer un droit de passage ? Sous quelle administration, quelle légifération ? Qui pouvons-nous acheter ? Souvent nos poèmes sont des claims, des titres d'exploitation. On écrit comme on habite, on ne sait pas faire autrement.

Notre demeure est capitaliste, notre habitation du territoire, postcoloniale. Le langage que l'on emploie pour y vivre est *embarqué* : il reproduit le réel autant qu'il le façonne – il est idéologie<sup>1</sup>. De quoi savons-nous parler dans la Nord-Amérique ? De tout, de rien, de la pluie et du beau temps. Seulement, nous en parlerons comme conquête. Les langues du capital, de la colonisation et de la technoscience ont contaminé notre façon de parler, de voir et d'habiter. Nous écrivons de haut, comme des drones, comme des satellites, nous faisons plier le monde pour le mettre dans notre poche. Déversements, incendies, mégaprojets : on pourra tout expliquer.

Si on croit que le monde se trouve à portée de main, c'est qu'il n'y a plus de « "dehors" du monde habité, il n'y a plus de chaos qui se présente comme un donné<sup>2</sup> ». L'espace a été ménagé, totalisé, cartographié : on a fabriqué son assujettissement. Il n'y a plus de distance entre l'humain et la Terre, ce que « Heidegger appelle "monde", et ainsi ni proximité ni éloignement de l'être. L'être est laminé<sup>3</sup> ». Le langage que nous parlons n'est autre que la preuve de la subordination de la Terre à l'humain : par les mots, elle ne se présente que comme une chose à prendre, que comme un espace à acquérir.

L'Amérique est écrite. Elle se lit à vol d'oiseau – plan, carte, projet – comme elle se comprend par le langage. Pensons à toutes ces villes qui portent le nom de la compagnie autour de laquelle elles se sont construites ou celui des ressources que l'on y extrayait (Rouyn-Noranda, Forestville, Thetford Mines, Normétal). Pensons aux tropes coloniales de la littérature du XIXe siècle, parmi laquelle *L'île mystérieuse* de Jules Verne fait cas d'école<sup>4</sup>, ou encore à ces textes extractivistes, dont *L'appel du*

---

<sup>1</sup> Isabelle Garo, *L'idéologie ou la pensée embarquée*, Paris, La fabrique éditions, 2009, p. 7.

<sup>2</sup> Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement. Enquête sur l'habitation postcoloniale*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Terrains vagues », 2019, p. 124.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>4</sup> Alain Deneault, dans *Bande de colons*, en analyse finement les thèmes coloniaux : savoir triomphaliste, domestication du lieu, récréation à l'identique du pays natal, territoire représenté comme une « bête à dompter ». Alain Deneault, *Bande de colons. Une mauvaise conscience de classe*, Montréal, Lux éditeur, coll. « Lettres libres », 2020, p. 127.

*Chibougamau* de Larry Wilson, qui ont vu le jour au milieu du siècle dernier et qui présentaient la prospection du minerai dans le nord du Québec de façon romancée. « L'espace ne s'étend pas mais s'entend, écrit Valère Novarina. Par la parole, la matière est ouverte, percée de mots; le réel s'y déplie<sup>5</sup>. » Les mots coupent, rasant, forent, fractionnent et fracturent; ils préparent le territoire à son exploitation.

Ce territoire, nous l'habitons par le texte, nous n'y échapperons pas. Il est « l'extension poétique, vécue et imaginée de ce que nous faisons », « l'empreinte terrestre de notre imaginaire », « une manière d'être pensante<sup>6</sup> ». Les poèmes que nous écrivons, sont-ils cabane ou maison; mine ou abri ou plate-forme pétrolière ? Sont-ils traversés par des routes, des oies blanches, des rivières ou des chemins de gravelle ? Carte ou territoire; tableau ou paysage ? Est-ce que la porte grince, est-ce que les zips ferment comme il faut, les trous sont-ils bien bouchés ? L'espace sur lequel on écrit est-il ouvert ou fermé; oasis ou estuaire, qu'est-ce qui y naît, qu'est-ce qui y meurt, quelles en sont les limites ? Qu'est-ce qui peut y vivre, qu'est-ce qui peut y entrer ? Qu'est-ce qu'on laissera derrière nous ?

Le texte est habitation, mais on le voudrait habitat. On espère s'éveiller un jour et entendre quelqu'un dire : *hier, il a plu dans le langage, ou un oiseau niche dans mon texte*. On croit, par le poème, pouvoir dire le non-humain, écouter sa voix, écrire en relation : un poème vivant parmi le vivant. Il n'en tient qu'à nous, ce ne sont pas des choses que nous avons apprises.

Nous sommes aveugles à ce qui nous entoure, nous vivons une « crise de la sensibilité au vivant<sup>7</sup> ». Que signifie cet orignal dans le tableau, nous demande-t-on ? Force, sauvagerie, noblesse ou autorité ? Qu'en est-il de cette plante et de cet ours dans

---

<sup>5</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 2010, p. 19.

<sup>6</sup> Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, op. cit., p. 9.

<sup>7</sup> Estelle Zhong-Mengual et Baptiste Morizot, « L'illisibilité du paysage : enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », *Nouvelle revue d'esthétique*, n° 22, 2018, pp. 87-96

le texte ? Ces fleurs représentent-elles un sexe, la peau, la gorge d'une jeune femme ou le cœur mourant d'un vieil homme ? Qu'est-ce que l'artiste a bien voulu nous communiquer ? Sans cesse le vivant est vu et montré comme étant réductible au regard humain : il nous apparaît dénué de son altérité, de sa vie propre. Notre vision le domine; on le transforme, on l'interprète, on le ramène à soi.

Nous ne savons plus comment voir, comment écouter, nous ne savons plus comment écrire. Nos sociétés capitalistes, fulgurantes et surmédiatisées ont fait de nous des êtres hyperactifs, égocentrés et pauvres en expériences : « [a] purely hectic rush produces nothing new. It only reproduces and accelerates what is already available<sup>8</sup> ». Face au vivant, nous allons nommer, expliquer, décrire, puis comparer : faire tout en notre pouvoir pour ne pas reconnaître notre désœuvrement, pour ne pas admettre que notre langage nous fait défaut.

Et pourtant, on écrit quand même. Par le texte, on croit pouvoir défaire ce rapport au monde que les langues de la colonisation, du capital et de la technoscience ont institué. On cherche à ce que notre voix devienne autre chose qu'une simple redite au service des puissances établies : des poèmes pour écouter, pour reconnaître l'altérité du monde. Le vivant, nous le savons, ne se laisse pas saisir par le langage : on n'écrit pas *sur* lui ou à son propos. Plutôt, on écrit *avec* : le poème est sortie de soi, auralité, sympathie; la voix du dehors finit toujours par traverser la nôtre.

Nous écrivons des poèmes pour désapprendre à parler.

---

<sup>8</sup> Byung-Chul Han, *The burnout society*, Stanford, Stanford University Press, coll. « Stanford briefs », 2015, p. 13. « Une agitation frénétique ne produit rien de nouveau. Elle ne fait que reproduire et accélérer ce qui existe déjà. » Traduction libre.

*Il est quatre heures et demie du matin et je m'éveille rompu. Dehors, pas un bruit. Je m'habille – deux paires de bas, deux cotons ouatés, des chaussures encore humides – et je roule mon sac de couchage sur la planche de bois qui me sert de lit. Bientôt, sur la galerie, je ferai chauffer de l'eau.*

*Je t'écris depuis le campe, par la fenêtre embuée, parmi les desquamations du vieux divan. Hier, dans la nuit, un écureuil est venu gratter et, dans la moustiquaire, des frappabords sont endormis.*

*Je t'écris depuis le bois, près de l'étang. Sur le toit de la cabane, je peux voir toute la colline.*

## I

Je ne cherche pas le mot, je cherche le souffle.

Dans un café, en marchant ou à ma table de travail, je dois, pour écrire, me replacer dans la forêt. En ma voix, j'essaie de trouver la colline, la friche, l'étang, la position de la Terre et celle du Soleil. Chaque poème est un *call*, sinon ça sonne faux.

En écrivant depuis la forêt, les rues, les clôtures et la façade des bâtiments me semblent moins distantes, moins étrangères. Je sais, cependant, qu'elles ne peuvent pas me voir.

On a parfois l'impression que le monde nous empêche d'y entrer, qu'il s'étale devant nous, opaque, illisible. Pour comprendre la chose, se dit-on, il nous faut trouver son nom. Le nom, cependant, ne nous dit rien de la vie.

Je me rappelle à mon corps, et non à ma vue; à mon corps voyant, à mon corps touchant. J'écris comme si un animal pouvait surgir, comme si des bernaches pouvaient, à tout moment, traverser le ciel; oui, près de la grosse roche, j'écris en marchant dans la friche inondée.

C'est ce corps que je cherche, ce corps présent, ce corps *au* monde – la forêt, l'écrire éreinté, avec des nœuds dans le dos, l'écrire en respirant par la bouche. Il y a, dans le poème, un souffle, un rythme endogène au territoire : le corps qui parle et qui se rappelle ouvre un canal entre deux instants de soi.

*When your eyes are tired,  
the world is tired also.*

*When your vision has gone,  
no part of the world can find you.*

David Whyte, « Sweet darkness »

Je le dis sans détour : il m'est arrivé, dans le bois, de cesser d'être moi. Non pas de cesser d'être *moi-même*, mais que « je » ne suffisait plus. J'ignore comment le dire autrement.

Essayons : il y a, à l'origine de toute pensée, « un lieu qui la génère, qui la déploie dans le langage, les concepts, la culture de son temps<sup>9</sup> ». Penser est un acte situé, *localisé* : en un lieu, dans le lieu et l'avoir lieu. Ce lieu est préthétique, antéprédicatif, l'expérience première du monde à partir de laquelle l'intellect émerge.

La pensée n'a rien d'autonome, ni d'intérieur. Elle « n'est pas contact invisible de soi avec soi, [elle vit] *devant* nous, non pas en nous, [elle est] toujours excentrique<sup>10</sup> ».

Cette chose que j'appelle « esprit » est un état de fait : haut/bas, gauche/droite, opaque/transparent, il a la forme de ce que je perçois. Ma conscience est terrestre : je pense moins que penser m'arrive.

---

<sup>9</sup> Jean-Marc Ghitti, « Maurice Merleau-Ponty. Le lieu à l'œuvre dans la pensée », dans Thierry Paquot et Chris Younès (dir.), *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », p. 289.

<sup>10</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1964, p. 287.

Trop de fois avons-nous tenté de réduire l'existence à quelque essence, à quelque principe originel. Biologie, psychanalyse, médecine, nous avons fragmenté l'être jusqu'à son effacement. Ce que nous sommes, pourtant, n'existe pas isolément : on ne peut parler de soi comme d'une chose fixe, immuable. Ce que j'appelle « je » n'existe pas en dépit de ce qui le rend possible.

Notre vie n'est ni un retrait, ni une solitude; nous ne sommes pas séparés du monde. Au contraire, c'est *au* monde que nous sommes : notre existence se compte parmi les choses qui le constituent.

Notre corps est pris dans le tissu du réel, il s'incarne dans une chair transitive, un corps médian immergé dans la « chair du monde ». Il faut comprendre la perception comme un événement de l'Être : comme la main qui touche est à la fois touchante et touchée, elle ne relève pas d'un mouvement qui va de l'intérieur vers l'extérieur – le sujet se *représentant* le monde – mais bien comme la coïncidence entre la vision et le visible. Le regard crée un monde et le monde fabrique la vue.

C'est à cela qu'il faut s'appliquer : à envisager l'existence selon cette appartenance mutuelle, cette réciprocité entre soi et ce qui nous environne.

Ce corps est le mien, c'est la seule chose au monde que je puisse appeler « je », et, pourtant, ce corps, je le sais partagé. Il agit comme un passage entre moi et le monde, comme le point de rencontre entre la chose pensante et la chose étendue.

Si « je » a lieu, c'est que je me vois voyant et que perçu, je perçois à mon tour : je suis visible et sensible pour moi-même. Les choses qui m'entourent, je les tiens en cercle autour de moi : « elles sont une annexe ou un prolongement de [moi]-même, elles sont incrustées dans [ma] chair, elles font partie de [ma] définition pleine et le monde est fait de l'étoffe même du corps<sup>11</sup> ».

Ce corps qui perçoit, ce corps qui sent et qui écrit, c'est le territoire qui me le donne, c'est la forêt qui le fait. Au cœur de mon expérience sensible se joue cette contingence, cette expérience intérieure de l'altérité : « je » ne m'appartient pas entièrement.

J'ai longtemps cherché à saisir ce sentiment, cette intuition du corps présent dans sa distance et distant dans sa présence. Dans un cahier, j'écrivais *expansion, amplitude, rayonnement*, je voulais trouver une parole qui puisse exprimer d'un même souffle mon corps, le territoire et leur interaction, l'ek-stase et la conscience intime d'être soi. Jamais je n'y suis parvenu tout à fait. La plupart du temps, j'écrivais : *ce que je suis me dépasse*.

---

<sup>11</sup>*Ibid.*, pp. 19-20.

Je dis que je cherche un corps. Ce n'est qu'à moitié vrai. Je cherche, en vérité, l'espace dans lequel il se trouve, car je ne puis éprouver ma chair sans faire l'expérience de ses limites.

Si je me sais présent, c'est que je perçois les choses dans leur multiplicité et dans leur différence : mon commencement est fait de tout ce qui n'est pas moi.

Ce que je suis, je ne le suis qu'à distance : ce que j'appelle « je » est un trajet, un espacement, une expérience de la spatialité. Je suis « champ de conscience<sup>12</sup> ».

Pour tout dire, c'est l'air que je cherche puisque c'est depuis la transparence que je prends conscience de mon corps. Mon âme est extérieure, soufflée, « je » a la forme de son absence.

*Je cherche l'air*, c'est-à-dire que je tente d'approcher ma peau dans son expansivité, saisir ce qui supporte ma voix, ce qui me continue. Saisir et laisser aller.

Nous ne pouvons nous dire nous-même sans y inclure l'altérité du monde. Il s'agit là d'une limite ouvrante. « Je » débute car « je » finit : dans la forêt, c'étaient le ciel, les arbres et l'étang qui me donnaient lieu.

---

<sup>12</sup> Michel Collot, *La pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, coll. « ENSP », 2011, p. 35.

Entre soi et l'espace se dessine une relation co-construite. Comment cela ? D'une part, ma vue *fait* le paysage dans lequel je me trouve : forêt, friche et chemin n'ont de forme que celle que mon regard leur donne. Les parties du monde ne « coexistent pas sans moi, écrit Merleau-Ponty, la table en soi n'a rien à voir avec le lit à un mètre d'elle – le monde est vision du monde et ne saurait être autre chose<sup>13</sup> ».

Le paysage, je le crée, or, c'est lui qui, conséquemment, me donne la vue. Notre vue ne se forme pas en nous : « [e]lle n'est pas produite par l'activité solitaire d'un sujet séparé du monde. [...] Notre vue se forme au milieu des choses<sup>14</sup> ».

Ce que je suis naît de cet empiètement, de ce chiasme entre moi et le monde. En mon cœur se trouve cette expérience partielle, séparée, d'une certaine manière *ségrégée*, mais ouverte de la « chair du monde » – phénomène que Merleau-Ponty nomme « fission » ou « déhiscence ». « [L]a nature est à l'intérieur<sup>15</sup> », dirait Cézanne; le monde se pense « en nous ».

C'est ce corps que je cherche, ce corps *espacé*, ce corps qui ne m'appartient pas tout à fait. C'est ce « je » ouvert, ce « je » comme l'endroit où le monde fait retour, où il *revient* vers soi<sup>16</sup>. Il faut se rendre à l'évidence : nous ne savons rien du monde, nous le *comprenons*.

---

<sup>13</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, *op cit.*, p. 89.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>15</sup> Paul Cézanne dans Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1964, p. 22.

<sup>16</sup> Jean-Marc Ghitti, « Maurice Merleau-Ponty. Le lieu à l'œuvre dans la pensée », *op. cit.*, p. 294.

En quel lieu sommes-nous ? Devant des arbres, de la terre, du roc; parmi l'air et la lumière. Et alors ? Est-ce un site ou une scène ? Un spectacle ? Ouvrons les yeux.

Ce qui nous environne n'est ni un tableau, ni, *en cet instant précis*, un territoire. Notre regard n'*aménage* pas le lieu et cette expérience immédiate du monde et de soi-même précède tout *positionnement* – politique et épistémologique – face à ce qui nous entoure. Un pays, un panorama ?

Il est nécessaire de distinguer une pensée de type paysager de ce que le philosophe et géographe Augustin Berque désigne comme la *pensée du paysage*<sup>17</sup>. La première s'avère organisation et construction et suppose une supériorité du regard humain, tandis que la seconde se comprend comme une expérience esthétique qui rend compte des interactions entre un espace et un point de vue.

Précisément, la notion de paysage transgresse l'opposition entre sens et sensible, individuel et universel, nature et culture. Elle permet d'envisager notre être au monde comme un « flux de relations qui lient indissolublement les sujets aux objets<sup>18</sup> ».

Un paysage, donc. Pour l'instant, cela suffit.

---

<sup>17</sup> Augustin Berque, *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks, coll. « Cross-borders », 2008, p. 7.

<sup>18</sup> Augustin Berque, *Médiance. De milieux en paysages*, Montpellier, Reclus, coll. « Géographiques », 1990, p. 100.

Reprenons : il m'est arrivé, dans le bois, de cesser d'être moi.

Le paysage nous parle. Cela ne veut pas dire qu'il puisse nous plaire ou évoquer quelque chose en nous, mais qu'en lui est un appel. Il n'est ni un état d'âme, ni un simple miroir du moi, mais l'occasion d'une « co-naissance au monde et de soi-même<sup>19</sup> ». Ce que je suis dans la forêt, je le suis *pour la première fois*. Touchant/touché, voyant/vu, je m'éprouve dans ma propre déhiscence : je me sais partie séparée et ouverte de ce que je perçois – je nais autant pour moi-même qu'aux yeux du monde dont je fais l'expérience. L'être au monde, nous rappelle Merleau-Ponty, n'est ni « sujet, ni objet, mais projet ou trajet. À la limite, “l'être-là” n'est que le là de l'être; “il est le sensible lui-même venant à soi”, et “en retour le sensible est à ses yeux comme son double”<sup>20</sup> ».

L'étendue me *demande* d'être autre que moi, d'être *autrement* ce que je suis – de réapprendre à voir, de réapprendre à parler, de réapprendre à écouter. Je ne puis être ce que j'étais avant, ce que j'étais *ailleurs*. Dans la forêt, je cesse d'être la somme de ce qu'auparavant je pouvais nommer « je ». C'est dans le bois que je l'ai compris : « [q]uelqu'un [dormait] à l'intérieur de moi<sup>21</sup> ».

Nous nous trouvons moins là que *là* nous trouve. Ce que le paysage demande, il le demande au corps : il se crée lui-même en nous, notre venue au monde est la condition de sa propre perceptibilité.

Ce que « je » contient et ce qui contient « je » : le soleil dans le vol des mouches, les épinettes naissantes, l'étang fendu par la trajectoire du castor.

---

<sup>19</sup> Michel Collot, *La pensée-paysage, op. cit.*, p. 27.

<sup>20</sup> Maurice Merleau-Ponty dans Michel Collot, *La pensée-paysage, op. cit.*, p. 33.

<sup>21</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Sestralés*, Montréal, Le Noroît, 2020, p. 90.

*Je suis revenu pour écrire, pour voir des animaux, pour connaître l'été, les orages, la forêt qui déborde au milieu du chemin. C'est ce que je t'ai dit.*

*J'ai pris la route au nord pendant des heures, et puis les chemins de gravelle, longtemps. Je voulais retrouver la solitude, le silence, c'est ce que je me suis dit.*

*Ce matin, à l'aube, je suis sorti avec mon cahier. Je suivais un insecte et j'ai vu un champignon dont le motif rappelait le dessin de la pluie qui tombait dans mon café.*

*Je peux te le dire à présent : je suis revenu dans la forêt parce que ma voix me manquait, parce que je ne savais plus comment parler.*

## II

Nous n'écrivons jamais seul-es. Le poème n'est ni un retranchement, ni un repli; ces idées sont des chimères. En la parole sont les distances, les formes, les trajectoires; en la voix est le monde.

Écrire un texte, ce n'est pas une voix que je prends ou des choses que je dis. Je n'essaie pas de décrire un site ou de trouver le mot juste pour le reconstituer. Ni le nom, ni la phrase, mais une intonation, une posture, une respiration. Les mots sont aveugles, ils ne connaissent rien du monde. Nommer le réel ne nous est d'aucune utilité.

Un poème, ce n'est pas une chose qu'on fait *sur* le monde, mais qu'on fait *avec*. En reconnaissant cela, on reconnaît le miracle et l'effroi : distance ou familiarité envers ce qui nous entoure sont des choses auxquelles nous consentons.

*My voice goes after what my eyes  
cannot reach,  
With the twirl of my tongue I  
encompass worlds and volume of  
worlds.  
Speech is the twin of my vision, it is  
unequal to measure itself.*

Walt Whitman, « Song of myself, 25 »

Le poème, on le voudrait habitat. On écrit pour être parmi, pour trouver en notre voix ce qui nous permettrait d'aller au dehors. On travaille à ce que notre parole soit hospitalière, à parler d'une voix creuse.

Reste qu'il nous arrive d'être pris-es d'un doute : jamais nous ne pourrions savoir si les mots que nous employons nous conduisent vers le lieu ou vers sa représentation. De cela, nous nous disons qu'il vaudrait mille fois mieux échouer à l'écrire que de courir le risque de le contrefaire, de le parodier.

Sur quoi pouvons-nous compter, que nous est-il possible d'espérer ? Rien : écrire le territoire implique de composer avec des questions sans répondants. Cette incertitude est à l'origine de toute écriture.

Il y a toutefois certaines choses dont nous sommes certain-es : désigner le vivant ne nous dit rien sur lui et jamais nous ne parviendrons à dire le paysage dans sa réalité.

Parfois, un espoir nous traverse : que ce soit là notre seule chance de salut.

Depuis les pragmatistes, on sait que le texte *fait* quelque chose au monde, que les mots agissent, que la parole « est un verbe; [qu']elle prononce le temps; [qu']elle marche, [qu']elle fait apparaître l'espace où elle avance, elle montre comment l'espace est *né parlé*.<sup>22</sup> »

Quel monde se cache dans notre bouche ? À quoi donnons-nous naissance ? Le langage n'est pas quelque chose que nous avons, mais quelque chose qui nous possède.

Dalie Giroux soutient dans *La généalogie du déracinement* que la puissance des langues du capital, de la colonisation et de la technoscience réside dans leur force d'invisibilisation. Elle écrit que :

lorsque le miroir du langage est placé devant la nature, il s'agit d'un travail d'objectivation de la terre par une mise en correspondance entre le langage purifié de la mimétique linguistique et ce qui est dès lors saisi comme « objet » dans la nature<sup>23</sup>.

Autrement dit, il se produit que, par la parole, la chose dite remplace la chose concrète, qu'elle l'absorbe dans ses propres conditions sémantiques et lui retire de la sorte toute autonomie ontologique ou épistémologique.

Que pouvons-nous face à cette contamination de nos imaginaires par ces langues qui réifient et tuent le vivant ? Bien peu. Seulement, peut-être, admettre que le langage est langage et rien d'autre, et qu'on ne peut envisager la voix comme un gain, un surplus, une stratégie ou une plus-value. La parole doit accueillir le monde et non l'inverse. Il faut admettre notre propre échec et reconnaître qu'ouverte, la voix devient ouvrante.

---

<sup>22</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, op. cit., p. 37.

<sup>23</sup> Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, op. cit., p. 73.

Comment est-il possible que nous travaillions ? Par transport, par exode, par translation; on œuvre à ce que la visibilité du monde migre vers celle du langage. Ce n'est ni un échange, ni une transaction, mais une entrée en résonance : il nous faut envisager la parole en fonction de sa conductibilité.

Il ne s'agit pas de décrire ou de commenter – que le sens ordonne le senti – mais de problématiser, de parler d'une langue qui soit elle-même sensible à ce qui l'entoure.

C'est cela que nous pouvons faire, cela et rien d'autre : placer sa voix à la surface de sa peau et parler pour que le sentir du corps se déplace vers celui du poème, qu'il devienne lui-même sentant, lui-même voyant, lui-même charnel – écrire un poème *au* monde. Ne pas essayer de reconstruire un paysage, mais interroger ce qu'il fait à notre voix.

Entrer en résonance est un exercice qu'il faut sans cesse recommencer. Le vivant exige quelque chose de notre parole : « on n'écrit pas ce qu'on veut, encore moins ce qu'on souhaite<sup>24</sup> ».

Par le poème, on croit pouvoir dire cette expérience du corps présent, du corps naissant. On travaille à ce que, d'un même souffle, il réunisse paysage, chair et sens. La plupart du temps, nous n'y arrivons pas. Notre texte ne se rend nulle part et fond entre nos mains. Nous nous épuisons.

Que s'est-il passé ? Pourquoi cet écart insurmontable ? Admettons au moins ceci : nous sommes réfractaires à offrir notre chant, à laisser le paysage parler en nous. Nous tenons, plus que nous ne le reconnâtrons jamais, à la toute-puissance de notre voix.

Avant de tout laisser tomber et de se dire que c'était perdu d'avance, nous relisons quelques vers où chair et voix se confondent, où la perception devient sensation et le corps, la texture commune de tous les objets. Nous retrouvons un poème qui exprime brillamment cette expérience de la « chair du monde », qui nous rappelle que les mots savent quelque chose du toucher :

Cette existence  
est la plus solitaire que j'aie vécue.  
De temps à autres, une volée d'oiseaux  
picote le ciel;  
c'est une joie que je comprends.<sup>25</sup>

Cela nous réconcilie.

---

<sup>24</sup> Henri Meschonnic, *Critique du rythme*, Lagrasse, Verdier, coll. « Poche », 2009, p. 87.

<sup>25</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Sestralles*, *op. cit.*, p. 88.

Il y a, entre la vue et la voix, un rapport de structure, un rapport d'apparition : « [c]réer un poème, c'est faire surgir un monde. Méditer la structure d'un texte n'est autre que méditer l'ordre du monde constitué par le poème<sup>26</sup>. » En écrivant, il n'y a plus de distinction entre moi et le territoire, la « chose étendue » me tient, « chose pensante », sur « l'arc tendu de son imagination », et [j'en deviens] « la parole et la substance »<sup>27</sup> ».

Cette voix que j'ai, je la dis co-construite, née de ma rencontre avec le lieu. Parler témoigne de cette relation, de cet englobement mutuel. Je le crois : les poèmes que j'écris ne sont pas tout à fait les miens.

Entre le dire et le voir, toutefois, se trouve un écart fondamental : notre vision est délimitée par le langage, enfermée par les mots : « [c]e sont nos catégories de pensée, c'est-à-dire encore la langue, qui contrôlent nos perceptions<sup>28</sup> ». Le visible étant réduit au dicible, la parole se révèle par essence trouée, inapte à rendre compte de l'unité du paysage qui se déploie devant nous. Voilà l'exigence au fondement du poème : travailler la continuité avec le discontinu.

Les mots nous manquent pour parler de ce que nous voyons. Il y a dans le geste d'écrire la conscience d'un morcellement. Dans la forêt, il m'est arrivé de penser : « je ne suis nulle part, je suis sans voix<sup>29</sup>. »

---

<sup>26</sup> Jacques Garelli, *Le recel et la dispersion : Essai sur le champ de lecture poétique*, Paris, Gallimard, 1978, p. 10.

<sup>27</sup> Michel Collot, *La pensée-paysage, op. cit.*, p. 234.

<sup>28</sup> Yves Bonnefoy, dans Michel Collot, *La pensée-paysage, op. cit.*, p. 211.

<sup>29</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Sestralas, op. cit.*, p. 12.

À quoi est-ce qu'on s'occupe, qu'est-ce qui nous fait chanter ? Pourquoi s'obstine-t-on à (d)écrire un paysage quand celui-ci se fragmente dès l'instant où il se trouve dans notre bouche ?

« Il ne s'agit pas pour le poète de reconstituer plus ou moins fidèlement et exhaustivement un site, écrit Michel Collot, mais d'en exprimer la résonance intérieure. Le paysage n'est pas pour lui un spectacle, mais une expérience<sup>30</sup>. »

Un poème modifiera la géographie d'un lieu, nous n'y échapperons pas. N'essayons pas de tout dire, de tout circonscrire, c'est peine perdue. Certains éléments seront déplacés, d'autres, omis – notre poème sera une aberration. Or, cela ne signifie pas forcément que notre regard se pose *par-dessus* le paysage et qu'on l'aménage à notre guise, non plus qu'on se l'approprie.

La voix ne prétend pas remplacer la vue : elle travaille à la rendre visible, à dévoiler des concomitances et des intensités, des interactions sensibles entre parole et perception. Elle tente de donner à entendre ce dialogue entre un regard et ce qui, dans un paysage, l'invite et l'appelle.

En nous employant à ce que se rencontrent vue et voix, le paysage va, à son tour, bouleverser notre être au monde. Il interrogera la manière dont nous nous exprimons (nos tournures, nos habitudes, nos prédispositions) et, conséquemment, la manière dont nous le percevons (la qualité de notre présence, la profondeur de notre regard, nos a priori).

Écrire le paysage nous donnera l'occasion de faire autrement l'expérience du monde et de nous-même. Nous nous y engageons.

---

<sup>30</sup> Michel Collot, *La pensée-paysage, op. cit.*, p. 233.

René Lapierre écrit :

[l]e réel s'accumule autour de nous. Nous avons souvent l'impression qu'il nous déborde, nous noie. Pourquoi cela ? En même temps, le réel nous fuit, nous fait défaut. Pourquoi alors ce vide, dans lequel le réel semble ne plus vouloir entrer, ou plus exactement nous interdire d'entrer<sup>31</sup> ?

En chaque prise de parole est une tentative d'excentration qui sans cesse se retourne contre nous. Notre voix se dérobe et le territoire nous échappe; les mots que l'on voudrait dire perdent leur sens. Plus rien ne colle, tout se disloque.

Qu'est-ce qui résiste ainsi ? C'est la question que l'on finit toujours par se poser. Pourquoi les mots nous manquent-ils, pourquoi sommes-nous si démuni-es face à ce qui nous entoure ? La plupart du temps, nous avons préféré détourner le regard plutôt que d'envisager la faillite de notre propre parole.

C'est pourtant à cela qu'il faut s'attarder : interroger notre défaite, aller là « où les mots rebroussent chemin<sup>32</sup>. » La question que l'on pose au paysage nous est sans cesse renvoyée, si bien qu'aller au dehors ne se révèle possible qu'à condition d'entrer en soi : « [c]e que tu ne sais pas, dis-le. Ce que tu ne possèdes pas, donne-le. Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire<sup>33</sup>. »

René Lapierre, encore, soutient qu'il

*est secourable que nous ayons du mal à parler, parce que l'expérience de la voix élabore de résistance en résistance la structure de notre rapport au monde, aux objets et au désir. Par nature traversant et revenant, elle fait de nous les êtres et les présents, parlés/traversés, d'un état complexe de langue et de culture<sup>34</sup>.*

---

<sup>31</sup> René Lapierre, *Renversements*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essai », 2011, p. 104.

<sup>32</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>34</sup> René Lapierre, *Renversements*, *op. cit.*, p. 91. L'auteur souligne.

Nous n'écrivons pas pour dire ce qui est, ce qui était ou ce qui sera; ce sont des choses en regard desquelles nous nous savons impuissant-es. Le poème n'est ni mappemonde, ni encyclopédie. Jamais nous ne pourrons exprimer le territoire en ce qu'il est vivant, ni dire le vivant dans son altérité. La seule chose que nous pouvons espérer est de dire le *logos* impliqué dans le phénomène : ne pas tenter de parler à la place du paysage, mais dire ce qu'il veut dire de lui-même<sup>35</sup>.

Le regard que l'on pose sur le monde est situé, c'est une chose dont nous sommes conscient-es. Au sein de notre expérience sensible est la conscience de l'invisible, du caché, de tout ce qui se dérobe à notre vue. Il y a dans l'acte d'écrire un tâtonnement, une hésitation, une errance : ce que je ne puis ni dire, ni voir m'ouvre les yeux, fait naître ma voix.

Les choses qui m'échappent *m'appellent*, elles *demandent* à être dites. Si j'écris, c'est que les mots m'apparaissent comme la seule voie d'accès pour investir la face cachée de ce qui se déploie devant moi : j'adresse mon chant à tout ce qui se soustrait à mes yeux.

Le trajet qu'impose cette insuffisance du regard s'avère paradoxalement interne : « le sens des choses semble se dérober dans un lointain horizon intérieur<sup>36</sup> ». Il me faut entrer en moi-même pour saisir cette altérité secrète qui traverse mon expérience sensible : l'horizon se renverse et l'étendue ne se révèle que dans sa profondeur. Ce renversement

exige du poète qu'il fasse le vide en lui-même, se dépouille de toutes ses habitudes linguistiques et intellectuelles pour être pleinement réceptif aux sollicitations encore lointaines du possible et de l'oublié : "il importe qu'il n'y ait plus en lui

---

<sup>35</sup> Maurice Merleau-Ponty dans Michel Collot, *La pensée-paysage, op. cit.*, p. 24.

<sup>36</sup> Michel Collot, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », 2005, p. 159.

qu'une *distance*, un silence, un vide où puissent d'abord venir s'inscrire des présences sorties de leur obscurité"<sup>37</sup>.

Il n'y a que l'obscur qui puisse nous éclairer, que l'air et la transparence que nous puissions habiter, que la distance qui nous ramène à nous.

Par l'écriture, je me découvre moi-même paysage, point de fuite, étendue, l'altérité du monde se trouve en moi. Il serait juste de le formuler ainsi : il m'est arrivé, dans le bois, de cesser d'être moi; oui, j'étais horizon.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 162.

« [A]ucune œuvre n'est un "progrès", écrit René Lapierre, toute œuvre est une reconnaissance<sup>38</sup>. » Il y a, dans l'écriture du paysage, la conscience de l'insuffisance, du manque, de l'invisible. Reconnaître cela, c'est reconnaître le présent, sa propre place dans le territoire et les limites de son regard et de sa voix. Nulle totalisation possible, nul regard cartographique qui surplombe le lieu. Entre soi et le réel se déploie une distance infranchissable, l'horizon ne sera jamais atteint.

En écrivant, je prends conscience de cette réciprocité qui constitue mon être au monde : le paysage me donne naissance en même temps que ma vue le crée. Par l'écriture, je deviens vigilant à ce qui m'entoure, à ce qui ne se laisse ni nommer, ni posséder, ni réifier. Plutôt, c'est de là que les mots émergent : l'étendue me donne des yeux comme elle me donne une voix.

---

<sup>38</sup> René Lapierre, *Renversements*, *op. cit.*, p. 116.

*Ici, chaque parole est un geste, c'est quelque chose que l'on fait d'un seul coup, comme une sorte de déséquilibre – ça ressemble à marcher.*

*Le jour tombe et des jeunes arbres poussent en travers du chemin. Je descends la côte avec précaution.*

*Ce matin, dans la terre mouillée, j'ai vu la trace d'un ours. En ma voix est tout ce qui se montre et tout ce qui me fuit.*

### III

Je cherche un corps, mais le corps que je cherche n'est pas charnel. Je vais à l'envers du sang, au contraire de la peau.

Dans la forêt, je devinais comme une force, comme une soif, une sorte de rayonnement; quelque chose de juste un peu plus lourd que l'air.

En écrivant, j'essaie de dégrossir ma voix. J'apprends à la rendre souple, pliable, je m'efforce de l'ouvrir – ouvrir comme étendre, comme essayer de flotter.

Je cherche une parole; la lumière, l'invisible.

*I have, before, been*

*tricked into believing  
I could be both an I  
and the world. The great eye*

*of the world is both gaze  
and gloss. To be swallowed  
by being seen. A dream.*

*To be made whole  
by being not a witness  
but witnessed.*

Ada Limón, « Sanctuary »

Le penser de l’habiter réside dans sa pratique et, inversement, la façon dont on *fait monde* est idéologique. Ces deux pans de notre occupation du continent sont co-constitués, inextricables.

De quelle forme de vie et de quelles pratiques de spatialisation est-il question lorsqu’il s’agit de notre existence ? À quel projet, à quelle entreprise notre habitation est-elle *utile* ? Qu’est-ce qui nous précède, qu’est-ce qui nous anime ? Comment faisons-nous *espace* ?

Notre habitation de la Nord-Amérique est constituée de « toutes pièces par des forces de déterritorialisation et de reterritorialisation impériales<sup>39</sup> », soutient Dalie Giroux. Elle ne tolère ni la coexistence, ni la cohabitation puisqu’elle apparaît comme « le résultat d’un processus indéfini de capture et d’expropriation<sup>40</sup>. »

---

<sup>39</sup> Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>40</sup> *Idem.*

Nous ne vivons plus dans un lieu fait espace par les trajectoires, les désirs et les besoins des êtres qui y vivent, mais dans un monde fait État où se côtoient et se mêlent différentes strates temporelles d'aménagement postcolonial. Le sol sur lequel nous nous déplaçons et sur lequel nous demeurons n'a d'autre sens et d'usage que ceux dictés par les puissances en place – toute autre manière de faire et d'habiter sont impensées et impensables.

Il est nécessaire de comprendre que la postcolonialité de notre habitation ne fait pas ici référence à un *après* de la colonisation, mais à un territoire dont la forme et la substance sont organisées pour et par la propriété, le capital et l'exploitation : notre façon d'habiter n'est envisageable qu'à travers la mise en place de rapports de force, de pouvoir, de structures de domination.

Que savons-nous faire sinon hiérarchiser, déraciner, disposer, réifier ? Nous avons réduit le territoire à la somme de ses espèces, de ses cours d'eau, de ses peuplements; nous avons décidé de qui peut voir, qui peut sentir, qui peut parler, qui peut penser. La forêt, nous l'avons calculée et mesurée, en avons fait une ressource, un produit, une matière première – nous lui avons retiré toute forme de *territorialité*.

Pour cause, la philosophie, l'anthropologie, le capital et la science nous ont sans cesse répété que le non-humain est pauvre en monde<sup>41</sup>, tandis qu'est renforcée l'idée selon laquelle le réel n'a de structure, de forme et de substance que celles que nous lui donnons. Face au vivant, nous ne savons voir que notre propre visage.

---

<sup>41</sup> Voir, entre autres, Martin Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude*, Paris, Gallimard, 1992, 552 p., et Jacob Von Uexküll et Georg Kriszat, *Mondes animaux et mondes humains*, Paris, Gonthier, 1965, 103 p.

Pourtant, la forêt n'est pas une étendue morte à laquelle nous insufflons un sens, à laquelle nous insufflons la vie. Nous arrivons dans le déjà-là, dans le déjà-habité. Cet endroit n'est pas un terrain mais un territoire : cela suppose une série de gestes, un ensemble de pratiques<sup>42</sup>.

Un constructeur de goélettes rencontré par Pierre Perrault dans les années 1960 en avait eu l'intuition lumineuse : « tout corps qui se déplace dans l'espace a droit à son utilité<sup>43</sup> ». Nous ne pouvons parler du vivant en omettant son agentivité, sa sensibilité et ses désirs, c'est-à-dire les manières dont il *fait* espace. Nous serions aveugles, ce serait une méprise.

La forêt, je la lis, je l'interprète<sup>44</sup> – traces, pistes, marques, empreintes – et, inversement, elle m'entend, me voit, me devine, me perçoit. Ici, nul « soi » n'est énonciatif – toujours interlocutoire.

Il nous faut éviter l'« erreur homonculaire<sup>45</sup> », c'est-à-dire que nous ne pouvons être témoins des signes de la forêt sans nous-même produire et être le produit de ces signes. Nous ne sommes pas *sur* le territoire : c'est le territoire que nous sommes, c'est-à-dire au nombre des interactions vivantes qui agissent sur le vivant.

Il y a le monde que je fais et le monde qui me fait, moi; il y a ce que je suis et ce que je suis aux yeux du bois. À première vue, ces deux plans semblent irréconciliables.

---

<sup>42</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », 1990, p. 173.

<sup>43</sup> Dans Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, *op. cit.*, pp. 7-8.

<sup>44</sup> Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », Paris, *Le débat*, Vol. 6, no 6, 1980, pp. 3-44.

<sup>45</sup> Charles Peirce dans Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017, p. 62.

Au plus profond de mon expérience de la forêt n'était pas le fait de percevoir un site, mais la conscience intime d'être perçu.

Souvent, j'ai senti que ma chair ne m'appartenait pas en propre, que ce corps qui était monde pour moi faisait aussi partie du monde d'autrui.

Dans le bois, je n'étais plus uniquement « configurateur de monde<sup>46</sup> », mais sujet-objet saisi par le vivant. L'orientation du réel me fuyait; j'étais comme aspiré, bu, tiré hors de moi. Mon être au monde n'était pas qu'être-pour-soi<sup>47</sup>.

Ce que j'étais existait ailleurs; ma peau, ma voix et ma vue ne se posaient plus comme l'unique témoin de ma présence, mais comme des signes endogènes au territoire, comme indices d'un réel partageable. La forêt n'était plus qu'une extension de ma chair : j'étais moi-même tenu en annexe, moi-même sensible et visible *pour les autres*. Je ne me trouvais pas au centre du monde mais en périphérie de ses innombrables centres; mon expérience du lieu n'était plus celle d'une circularité mais d'un encerclement. Le territoire me rappelait que j'avais un corps – un corps qu'on pouvait voir, toucher, un corps qu'on pouvait blesser.

Il faut s'habituer à comprendre que notre présence dans la forêt n'est pas qu'une affaire de conscience, mais que c'en est une de reconnaissance. Sitôt donnons-nous vie au territoire que la sienne finit par nous trouver; être *au* monde, en ce sens, est moins une question de localité que d'appartenance.

---

<sup>46</sup> Martin Heidegger dans Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>47</sup> Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, p. 260.

Que suis-je aux yeux du bois ? La question est épineuse et les réponses, piégées. Les fausses équivalences et les jeux de miroirs surviennent dès qu'on s'en approche. Essayons quelque chose.

Valère Novarina soutient que :

La parole n'est pas une réalité immatérielle et au-dessus du monde, ajoutée à la matière, un témoignage sur l'univers et la façon qu'ont trouvée certains animaux d'en parler; le monde ne nous a pas attendus, comme des bêtes venus ici-bas, à telle date, rajouter à la création *le langage* : le monde est parlé de naissance. Le langage est d'origine.<sup>48</sup>

Risquons ceci : dans la forêt, le corps que j'avais n'était pas celui d'un sujet, d'une personne ou d'un individu; parmi le vivant, il était signe, indice – mon corps présent était langage.

Il nous faut repenser radicalement ce qu'on entend quand on parle de sens, de signification, quand on parle de représentation, soutient l'anthropologue Eduardo Kohn. Le signe, écrit-il, n'est pas une affaire exclusivement humaine, arbitraire et symbolique : d'autres que nous ont la capacité d'utiliser des « indices ou des images afin de rendre présent quelque chose d'absent<sup>49</sup>. »

Dans *Comment pensent les forêts*, Kohn émet le constat suivant : la forêt parle, la forêt pense. Sa voix bruisse, craque, grince; elle chante, elle crie, elle brame, elle grogne, elle est « parole-geste » ou « parole-mouvement<sup>50</sup> ». Dans le nord, je pouvais la lire sur les arbres, dans l'herbe et à travers le ciel; je la devinais sur la pierre, dans le ravage des orignaux.

---

<sup>48</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, op. cit., p. 37.

<sup>49</sup> Philippe Descola dans Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, op. cit., p. 15.

<sup>50</sup> Charles Deslandes, Dalie Giroux et David Jaclin (dir.), *Parler avec les animaux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Terrains vagues », 2022, p. 8.

Si Kohn voit là du langage et de la pensée, c'est qu'il envisage le vivant comme l'ensemble des *interprétants* de la voix et des signes eux-mêmes produits par le vivant. Que ce soit une branche qui tombe ou un humain qui se déplace, les êtres qui perçoivent ces événements vont se les représenter, les interpréter et *sciemment* réagir face à eux. De ce fait, ils vont eux aussi engendrer du sens en agissant à leur tour, si bien que, dans la forêt, « une pensée en fait émerger une autre, qui à son tour en fait émerger une autre, et ainsi de suite, vers un futur potentiel<sup>51</sup>. » Ce phénomène, Peirce le nomme la *sémiose*<sup>52</sup>.

Dans le bois, je faisais moi-même partie de cette série d'événements, de cette chaîne sémiotique, à la fois en tant qu'interprète et signe, en tant que lecteur et indice. Par ma simple présence, j'en venais à parler le langage de la forêt; j'étais *de ce monde*, ma conscience, mes pensées et ma voix s'inscrivaient en continuité de celles du territoire.

---

<sup>51</sup> *Idem.*

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 61.

De quoi ce poème est-il fait ? Sa substance et sa forme, ses tensions, ses clartés ? J'avancerais : de passages, de coïncidences, de circonstances, de multiplicités.

La forêt ne comprenait pas *ce que j'écrivais*. Or, elle était sensible à mon corps écrivant (sa posture, ses silences, sa fièvre et ses éclats) – corps qui était lui-même à l'écoute de la voix de la forêt. Chaque poème était le fait de ces interactions au sein de ce continuum sensoriel, de ces circulations sémantiques entre plusieurs « soi ». Écrire en ces lieux s'apparentait à une « simple adresse [...] ouverte et mystique<sup>53</sup> », à une inscription lucide et intentionnelle au sein d'une « écologie d'expression croisées<sup>54</sup> ».

Il m'aura fallu reconnaître que ma voix était vacante – disons, trouée, disons, inachevée – afin de pouvoir générer des liens sensibles à partir desquels il est possible, « l'instant d'une expérience sincère, [de ressentir] certaines des différences entre vivants, voire, parfois, la différence même d'être vivant<sup>55</sup>. » Le poème donne lieu à cette rencontre improbable et ouverte entre plusieurs régimes langagiers, il nous amène à parler une langue que nous ne connaissons pas.

---

<sup>53</sup> Dalie Giroux, « L'art pour les animaux. Un bestiaire humanimal » dans Charles Deslandes, Dalie Giroux et David Jaclin (dir.), *Parler avec les animaux*, op. cit., p. 273.

<sup>54</sup> Charles Deslandes, Dalie Giroux et David Jaclin (dir.), *Parler avec les animaux*, op. cit., 456 p.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 25.

Là-bas, je me suis perdu – en pensées, dans l’espace, je me suis trompé de chemin. Il m’est arrivé d’avoir peur. Toujours, la voix du vivant m’a permis de revenir en son sein.

En ce sens, je ne crois pas avoir écrit de poèmes *sur* la forêt, mais *avec* : ma présence au monde ouvrait la possibilité d’un dialogue, me plaçait dans ce que le poète et philosophe David Whyte appelle la « nature conversationnelle de la réalité<sup>56</sup> ».

C’est dans le bois que je l’ai compris : être parmi le vivant est un effort d’écoute, un exercice d’attention. Je puis le dire à présent : la chair que je cherche et la voix que j’espère vivent au dehors, excentrées; ici, « je » se trouve à mes côtés.

---

<sup>56</sup> David Whyte, 26 mai 2022, *On being with Krista Tippett*, [balado] <https://onbeing.org/programs/david-whyte-seeking-language-large-enough/>

*Je t'écris depuis le campe, depuis la fatigue, la chaleur, j'ai  
fait des poèmes toute la journée.*

*L'as-tu vu, près de la grosse roche, le lichen sur le dos des  
arbres ? L'oiseau de proie ? La mousse drôlement retournée ?  
As-tu remarqué les couleurs éclatantes des mouches ?*

*Écoute le vent, écoute la lumière, le tapage de cet animal  
inconnu.*

#### IV

La forêt nous parle, mais l'entendre n'est pas un travail de traduction. Ce serait là une entreprise vaine, une fantaisie, une vanité.

Jamais je ne pourrai savoir ce que la forêt veut dire d'elle-même, et pourtant, toute mon entreprise poétique se résume à l'écouter.

Alors que j'écrivais dans un café, en marchant où à ma table de travail, il m'est arrivé de trouver en ma voix un champignon, un arbre ou un insecte. Je n'ai cependant jamais vu ni leurs pattes, ni leurs branches, ni leurs feuilles.

J'écris au sein d'un lieu et celui-ci s'inscrit en moi. Ma voix est simultanément habitation et habitat.

*Your great mistake is to act the drama as if you were alone. [...] Surely, even you, at times, have felt the grand array; the swelling presence, and the chorus, crowding out your solo voice.*

David Whyte, « Everything is waiting for you »

La voix nous conduit à la limite. Nous n'essayons pas, en chantant, de la franchir ou de la repousser, puisque c'est vers sa propre fin que la voix est tendue.

Ce que la voix fait est encore à refaire. Elle n'a de forme que son absence, de matière que ce qui l'absorbe.

Je demande ce que cherche la voix. Je réponds : un interstice. Or, la voix *est* cet interstice. C'est toujours l'un et l'autre.

Ce n'est pas clair. Réessayons. Que fait la voix ? Elle reconnaît une faille. En qui ? En quoi ? En même temps, la voix *réalise* cette faille. Elle la rend possible.

Ça ne passe pas. Rebroussons chemin.

À quoi avons-nous affaire ? À de la voix, à du sens, à du sensible. Jamais dans la forêt n'est-il question de l'*indivisibilité* des corps, mais de la relation à l'œuvre entre chacun d'eux : la manière dont ils communiquent et coïncident, s'attirent et se repoussent, se dévorent et se fuient. Ici, nul être n'existe en soi : il s'agit de l'arbre *et*, de l'oiseau *et*, de la mouche *et*.

Nous-même, nous sommes

des déserts, mais peuplés de tribus, de faunes et de flores. Nous passons notre temps à ranger ces tribus, à les disposer autrement, à en faire prospérer d'autres. Et toutes ces peuplades, toutes ces foules, n'empêchent pas le désert, qui est notre ascèse même, au contraire elles l'habitent, elles passent par lui, sur lui.<sup>57</sup>

Dans le bois, j'étais monde parmi les mondes, milieu parmi les milieux, une écologie parmi les autres. Un habitat avec ses façons de faire, ses conditions, son climat, son organisation, ses motifs.

L'habitat que j'étais se révélait sensible à tous les êtres qui l'entouraient : la façon dont je parlais, marchais et respirais contenait le pressentiment de ma perceptibilité. Ma conscience était territoriale : elle se déployait dans « le rapport du territoire à la terre<sup>58</sup>. »

Sans cesse la voix du vivant traçait de nouvelles connexions en moi et entre moi et la forêt. Le « soi » que j'étais m'arrivait du dehors : mon nom n'était pas celui d'un sujet, mais celui d'un processus<sup>59</sup>, le nom de *quelque chose en train de se passer*.

---

<sup>57</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1993, p. 18.

<sup>58</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Reprise », 1991, p. 86.

<sup>59</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 23.

Que *fait* la voix dans cette découpe, dans ces espaces ? Qu'est-ce que parler rend possible ?

Bien peu, parce que la voix n'invente rien. Aussi, elle n'aggrave pas. Elle ne peut qu'admettre. Admettre quoi ? Admettre comment ?

La voix reconnaît le présent, c'est-à-dire qu'elle l'appelle, qu'elle se révèle à travers lui. En chantant, nous nous mettons à jour : nous sommes réunis, l'univers et nous, « dans l'instant parlé<sup>60</sup> ».

Nos poèmes, nous les *composons*, l'usage le dit. Parler nous découvre en l'autre, et l'autre en nous. La voix ne cherche pas à *faire comme*, elle ne peut que *faire partie*. Elle intervient dans le réel comme dans un chœur : l'écoute se trouve à l'origine de son dire.

Le territoire, je l'écris en le sachant sentant, en tant qu'il se compose de « soi », d'interprétants du monde que l'on habite et partage. Je n'essaie pas de me représenter la sensibilité d'autrui, je compose avec elle en tant qu'altérité radicale.

Je travaille à ce que ma voix soit ouverte, poreuse, sensible à toutes les voix qui l'entourent; je voudrais qu'elle se mêle au vivant, que le territoire la contienne. J'écris pour rapprocher ma voix du monde<sup>61</sup>.

---

<sup>60</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, *op. cit.*, pp. 30-31.

<sup>61</sup> René Lapiere, *Renversements*, *op. cit.*, p. 95.

Je poursuis. Admettre, c'est dans la voix.

La voix que j'ai, je pourrais l'appeler *chair*, je pourrais l'appeler *joie*, *mémoire*, je pourrais l'appeler *soi*, et, pourtant, au plus profond de moi, je sais qu'elle ne m'appartient pas.

La voix est offerte, donnée, par essence confiée<sup>62</sup>. Elle se mêle « de tout ce qui la regarde et de tout ce qui lui échappe<sup>63</sup> »; le monde, nous le portons dans notre bouche<sup>64</sup>.

Les poèmes que j'ai écrits, je les dis co-crées : en eux sont une écoute et un partage, une fin, un commencement; d'un même souffle, ils fragmentent et réunissent.

Dans la forêt, c'était moi *et* l'étang, moi *et* les épinettes qui écrivions. La sensibilité de l'un finissait par englober celle de l'autre. J'écrivais moins pour dire quelque chose que pour accueillir le dire présent en chaque chose : « [l]a parole, soutient Novarina, nous a été donnée non pour parler mais pour entendre<sup>65</sup>. »

Chaque poème était un geste d'ouverture – un entrebâillement, un décloisonnement, un transit. Par l'écriture, l'habitat que j'étais se mêlait de ceux qui l'entouraient, elle rendait possible une traversée.

En écrivant, je consentais à ce que ma voix fasse partie du vivant, à ce qu'elle soit à la fois signe et sensible, parole et écoute, contenue et contenant. Dans la forêt, ma voix n'était ni limite, ni contrôle, mais fjord, lisière, batture; à la fois milieu et passage pour les milieux qui la bordaient.

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>64</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 31.

Si la voix accueille, c'est parce que la voix refuse. Elle ne s'acquiert pas. Sa substance est faite de ce à quoi elle donne espace, de ce à quoi elle prête son souffle.

En écrivant, nous nous trouvons sur la frontière (des temps, des espaces, de soi et du monde). Le poème la fait et la défait, la déplace et l'étend. Précisément : il la rend habitable.

Il faut que la voix *accepte* pour que l'autre puisse y entrer, pour que l'autre puisse y vivre *en tant qu'autre*. Il faut renoncer à la possession, à la clarté, au rendement; s'abstenir de prévoir, de prédire, d'expliquer. Se départir du monde, le redonner. Ce sont là des actes d'amour, des actes de foi.

Pourquoi donc cette peur panique à chaque fois que l'on ouvre la bouche ? Qu'est-ce qui nous fait hésiter, qu'est-ce qui refuse, qu'est-ce qui nous empêche d'abdiquer ? En écrivant, nous nous mettons nous-mêmes en jeu, quelque chose de nous mourra, quelque chose en nous naîtra : « [é]crire, c'est devenir, mais ce n'est pas du tout devenir écrivain. C'est devenir autre chose<sup>66</sup> », nous dit Deleuze. Le poème donné est à prendre : jamais on ne peut décider ce qui y entrera et comment il le fera.

---

<sup>66</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 54.

Le mot premier est *départ*. À chaque poème commencé, l'impression de quitter sa propre voix.

Le poème est voué, laissé libre, abandonné : jamais on ne peut se résoudre à l'appeler sien.

On ne lit pas seul et on n'écrit pas seul; des poèmes moins que toute autre chose parce qu'un poème est un chemin de traverse, évident et caché. Un chant à plusieurs voix, fragile et puissant, transparent et pudique : simultanément attente et essai de la voix<sup>67</sup>.

Nos paroles n'ont pas de fin, elles vivent au-dehors, malgré nous – elles sont relayées, relayantes. On ne termine pas un poème en dessinant un point ou en écrivant le dernier mot sur la page : on ne le quitte réellement que lorsqu'il ne nous appartient plus.

*Rencontre* est le mot qui suit : par le texte « *on donne toujours de l'écriture à ceux qui n'en ont pas, mais ceux-ci donnent à l'écriture un devenir sans lequel elle ne serait pas*<sup>68</sup>. » Nous composons avec le hasard, avec l'imprévisibilité, avec la chance : jamais nous ne pouvons savoir ce qui l'emportera et ce qui lui donnera du souffle; le poème est ravi, emparé, il a sa propre direction, ses propres lignes de fuite.

Cette voix n'est pas la mienne : quelque chose du lieu parle avec moi, en moi, quelque chose du lieu parle *par* ma voix.

---

<sup>67</sup> René Lapiere, *Renversements*, *op. cit.*, p. 101.

<sup>68</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 55. L'auteur souligne.

En écrivant, nous inscrivons notre voix parmi les autres voix : celles qui parlent (entre elles et avec nous), celles qui écrivent en même temps que nous.

Dans la forêt, paroles et pensées s'accordent, le poème donne et reçoit. Nous écrivons en contrepoint.

Ma voix, de cette manière, est moins faite de sons et de sens que de résistances, de passages et de vols. Je travaille à faire passer une multiplicité dans l'autre, à ce que les corps et les corpus s'assemblent et se mêlent; j'écris pour que les autres trouvent une place en moi.

Parler avec le territoire implique de se rappeler à la matière : il faut trouver en sa voix une porosité, une ductilité, une souplesse – il faut la rendre habitable – afin d'être autre chose qu'un simple bavardage à la solde des puissances établies.

Peut-être que *reconnaissance* vient ensuite : reconnaître comme accepter, comme comprendre, comme découvrir – comme réciprocité.

Quelque chose est à l'œuvre. Quelque chose de souterrain, de petit, de tellurique; de minuscule en fait, de presque imperceptible – mouvement, tendance, force. Ça ruisselle, ça fond, ça se déplace. Quelque chose se joue dans et par le texte, juste là, à notre insu.

L'écriture comporte une dimension sympathique, associative – soi *et*, le poème *et*. En écrivant, notre voix se trouve connectée avec le réel, sont agencés ce qui est et ce que l'on en dit<sup>69</sup>. Il se produit de la sorte une *capture de code* entre soi et le vivant : *quelque chose* de l'un transite en l'autre – une manière d'être, une manière de faire, un procédé, une disposition, un aménagement. Par le poème, un mode d'existence se transmet.

Le territoire, je ne l'accueille pas dans sa réalité, dans sa matérialité ou dans sa sensibilité propre : je ne puis ressentir ce que pensent et ressentent une fleur ou une mouche ou un arbre ou un oiseau. Il s'inscrit en moi *en tant qu'autre* dans sa dissemblance, dans son étrangeté, dans sa différence. Ce n'est pas le fonctionnement de la chose *en soi* qui s'inscrit en moi, mais l'intrusion – consciente ou non – d'une ou de plusieurs forces à l'œuvre dans son devenir évolutif.

En écrivant *avec* le vivant, la faune et la flore pour lesquelles je suis le territoire se déplacent, migrent, elles apprennent à vivre d'une autre manière, dans d'autres espaces. Ce que je suis a lieu sur un nouveau mode, selon de nouvelles dispositions. Certaines choses meurent, abandonnées, d'autres se rencontrent et croissent; la vie qui m'habite trouve d'autres moyens.

Ce processus est instantané et irréversible : la rencontre de l'autre m'amène à investir une zone de moi-même jusque-là inconnue, puisque nouvelle et naissante, un agencement neuf de ce que je suis.

---

<sup>69</sup> Manola Antonioli, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2003, 268 p.

Devenir ne signifie pas que quelque chose de nouveau se crée en nous. Il s'agit plutôt d'une transformation, d'un nouvel essai de soi. Au contact de l'autre,

les données les plus familières de la vie ont changé de sens [et] nous n'entretiens plus les mêmes rapports avec les éléments coutumiers de notre existence : l'ensemble est rejoué autrement<sup>70</sup>.

Je ne deviens pas l'autre en écrivant, mais lui m'entraîne dans une ligne de fuite, une évolution a-parallèle, une déterritorialisation mutuelle mais dissymétrique. L'autre réorganise et réaménage ce qui était déjà là, lui donne de nouvelles orientations, il remembre et reconnecte, crée de nouveaux liens, de nouveaux possibles. Écrire prend ici la forme d'un canal, d'un flux qui se conjugue avec d'autres flux, les menant à devenir autre par une mutuelle déterritorialisation<sup>71</sup>.

Par la parole, le dehors finit par s'inscrire en nous. Écrire signifie faire l'expérience *en nous-même* d'une conscience étrangère<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> Zourabichvili, François (1997), [en ligne] *Qu'est-ce qu'un devenir, pour Gilles Deleuze ?*, [Conférence], récupérée de <https://horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu'est-ce-qu-un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf>, p. 2.

<sup>71</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>72</sup> Edith Stein, *Le problème de l'empathie*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2012, 223 p.

Un poème permet une rencontre entre deux règnes, une double capture, un court-circuitage. Il n'est pas question d'un échange où un terme devient l'autre, mais d'un processus où deux êtres se trouvent liés dans « un seul devenir qui n'est pas commun aux deux, puisqu'ils n'ont rien à voir l'un avec l'autre, mais qui est entre les deux, qui a sa propre direction<sup>73</sup> ».

Il y a un devenir-forêt dans l'écriture de Jean-Marc Desgent qui diffère totalement de celui mis en acte dans la poésie de Mary Oliver. Le premier est connectif, interdépendant : chaque bloc de texte fonctionne comme un milieu vivant. Les mots se mêlent et s'informent, leur sens mute par proximité ou par éloignement; il s'agit d'un langage qui est sensible au langage lui-même. Le second est conversationnel. La voix vient au monde par l'écoute, en tant qu'*interprétant* : elle se comprend comme une réponse à un appel lancé du dehors, se forme comme oreille vouée à des interlocuteurs absents.

Qu'est-ce qui, de la forêt, a pu entrer en moi ? Dans quoi m'a-t-elle embarqué ? Je ne pourrais le dire tout à fait, les devenirs sont processuels, géographiques : « [j]amais les choses ne se passent là où on croit, ni par les chemins qu'on croit<sup>74</sup> ».

Si j'essayais, je dirais que je voulais que mes poèmes émeuvent, qu'ils fassent impression, et que malgré moi, ils ressemblaient à *accepter*.

---

<sup>73</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, *op. cit.* p. 13

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 62.

Que demande le territoire au poème ? D'ouvrir le langage, de sortir du sillon, de prendre un risque. Ce ne sont pas des actes de bravoure ou de témérité – on ne peut parler de l'écriture du vivant comme on le ferait d'un exploit ou d'un fait d'armes. *Se risquer* signifie : chercher ses mots, chanceler, faillir, recommencer.

Je l'ai su, dans la forêt, que les mots que je possédais n'étaient pas assez vastes et larges et sensibles pour parler de l'espace dans lequel je me trouvais. Souvent, je me suis dit *je n'en viendrai pas à bout*. Or, parfois, cela est une clarté.

C'est à l'échec de la parole qu'il faut se rattacher. Échouer nous invite à faire autrement, à envisager le langage sur un autre mode, selon d'autres façons de faire. Il est en cela une exigence et un engagement à produire un nouvel essai de soi, à devenir autre. Le poème donne naissance à de « l'à-nouveau possible<sup>75</sup> ».

Deleuze écrit que

[I]es devenirs, c'est le plus imperceptible, ce sont des actes qui ne peuvent être contenus que dans une vie et exprimés dans un style. [...] [Un style est] un agencement, un agencement d'énonciation. Un style, c'est arriver à bégayer dans sa propre langue. C'est difficile, parce qu'il faut qu'il y ait la nécessité d'un tel bégaiement. Non pas être bègue dans sa parole, mais être bègue du langage lui-même. Être comme un étranger dans sa propre langue<sup>76</sup>.

Que le vivant résiste à l'écriture et que le territoire nous empêche d'y entrer signifie que notre voix a perdu son pouvoir d'invocation et sa performativité : nous reconnaissons que nous ne pouvons plus *aménager* le territoire comme bon nous semble, ni procéder à sa totalisation. Au contraire, le territoire lui-même dicte ce qui est parlable, pensable ou non.

---

<sup>75</sup> René Lapiere, *Renversements*, op. cit., p. 120.

<sup>76</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, op. cit., p. 10.

En écrivant, je ne cherche pas à inventer des mondes, mais à faire partie du mien. Le poème travaille à reconnaître le présent en portant son attention sur ce qui le laisse entrer, sur ce qui le repousse, ce qui lui parle, ce qui le prend, le comprend, l'attire et l'abandonne.

Je voudrais le dire ainsi : ce bégaiement est une grâce. Reconnaître la faillite du langage ouvre la voie à l'écoute du territoire et à l'envisager comme un réseau vivant d'êtres pensants, parlants et sensibles.

De ce fait, la parole, ainsi décollée

des rapports de force médiatiques et spectaculaires, peut produire un espace de découverte et inventer de nouveaux terrains expressifs, toujours porteurs d'un supplément vital, d'un coefficient poétique. Une parole qui déborde, depuis, vers... Une parole expérimentale en quelque sorte<sup>77</sup>.

Nous pouvons encore trouver en notre voix quelque chose comme une ouverture, quelque chose comme un accueil; nous pouvons encore parler *avec* plutôt que par-dessus : oublier notre langue demeure possible.

---

<sup>77</sup> Charles Deslandes, Dalie Giroux et David Jaclin (dir.), *Parler avec les animaux*, op. cit., p. 18.

L'écriture et la voix ne sont pas des choses qui nous sont propres. Le poème est fondamentalement donné, pris, transmis, retrouvé.

Écrire la forêt implique d'inscrire sa voix dans la sémiose, d'être sensible à la sensibilité du vivant. Mes poèmes, je les ai composés en me sachant perçu, en sachant qu'ils se conjugaient à la parole des autres.

Nous n'avons de voix que celle qui cesse de nous appartenir. Nous n'écrivons pas pour nommer le réel : nous arrivons dans notre voix par le dehors, écrivons pour écouter<sup>78</sup>. Sortir de soi se révèle comme étant paradoxalement l'exercice d'un recueillement.

De la physique du poème : une matérialité, une perméabilité, une sensibilité, une contingence. Le poème est *à la merci de*, il est *de ce monde*; le poème est habitat. Jamais on ne peut décider de ce qui l'affecte, de ce qui le traverse, de ce qui lui arrive.

Deleuze l'écrit :

[n]ous devons être bilingues même en une seule langue, nous devons avoir une langue mineure à l'intérieur de notre langue, nous devons faire de notre propre langue un usage mineur. Le multilinguisme n'est pas seulement la possession de plusieurs systèmes dont chacun serait homogène en lui-même; c'est d'abord la ligne de fuite ou de variation qui affecte chaque système en l'empêchant d'être homogène<sup>79</sup>.

Il nous faut accueillir la voix du dehors au sein de la nôtre : en cela se trouve notre seule chance de parler une langue qui puisse déréifier le territoire.

---

<sup>78</sup> René Lapiere, *Renversements*, op. cit., p. 98.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 11.

*C'est arrivé comme ça, en écrivant. Cette parole, ce geste, comme un point de bascule. C'est arrivé comme ça, comme un vertige : ma voix et ma conscience ne se distinguaient plus de celles de la forêt.*

*J'ai eu peur. Je suis sorti, j'ai marché, dansé, j'ai chanté et j'ai respiré très fort. Je n'y arrivais pas. Le territoire me demandait quelque chose dont je me savais incapable.*

*Je suis un homme qui n'a jamais cru en grand-chose et, dans la solitude du bois, j'ai parlé avec la forêt.*

## V

Je ne cherche pas à dire quelque chose, je ne cherche pas à m'exprimer. J'écris pour que des mots m'arrivent, pour qu'une parole me trouve. Un poème, ce n'est ni une attente, ni un souhait; ce n'est pas quelque chose qui puisse être exaucé. Au contraire, c'est une attention qu'on porte, une oreille qu'on tend.

Ce ne sont pas des mots que j'écris, mais une tentative de déchirement. J'essaie de me faire percée, j'essaie de me faire habitat.

La voix de la forêt, je l'ai entendue, je l'ai suivie, j'ai essayé de la soutenir. Je lui ai offert ma langue, ma peau, mon corps; j'ai voulu qu'elle passe à travers moi.

En écrivant dans un café, en marchant, ou à ma table de travail, je me rappelle à mon corps parlé, à ma voix ouverte; je me rappelle à ce traversement. Quelquefois, dans la rue, il m'arrive de remarquer un arbre, de voir dans le ciel une volée de pigeons.

Je voudrais croire qu'en moi réside une espérance qui n'exige rien. Or, je sais que, souvent, dans le bois, j'étais introuvable.

*Demande à ton ami  
ton voisin oiseau*

*Demande à toi-même  
qu'est-ce que tu entends  
derrière le petit rocher ?  
ta respiration rien que ta  
respiration  
si tu écoutes bien.*

Rita Mestokosho, *Lumière d'automne*

De quoi cette existence est-elle faite ? Ces environs, ces parages ? De quel monde est-il question lorsqu'il s'agit du nôtre ? Souvent, dans la forêt, j'ai dû admettre que le *là* du lieu me fuyait, souvent j'ai pensé : *un ailleurs est ici*.

Notre habitation de l'Amérique s'est construite sur les modes impérial et colonial. Nous le savons déjà. Or, ce qui nous échappe est la manière dont nous sommes nous-mêmes devenu-es les agent-es et les intermédiaires de ces pratiques de soumission et de réification de l'espace-terre.

Nous ne savons plus comment faire pour vivre *avec*, pour vivre *parmi* : nous ne savons habiter qu'*aux dépens*, que *sur le dos* du vivant. Pour nous, les unités spatiales se présentent comme interchangeable et transactionnelles et l'espace est envisagé comme une « réalité indépendante de tout lieu particulier, une sorte de "chose" qui existe en soi<sup>80</sup> ». De fait, nous ne nous trouvons pas devant le territoire, mais devant le territoire fait ressource, devant l'espace pensé comme une extension du cosmos humain. L'étendue a été transformée en terrain, le lieu en lot, le biotope en cadastre.

---

<sup>80</sup> Carol Levasseur, *Incertitude, pouvoir et résistances. Les enjeux politiques dans la modernité*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 266.

Ces manières de *faire monde* nous précèdent. Pensons à ces routes qui ont percé le territoire de Montréal à la Baie-James; pensons à ce « Maîtres chez nous » scandé en territoire non cédé; à ces puits et à ces barrages qui ont détruit et détruiront encore les habitats d'espèces indigènes. Nous irons jusqu'à forer en haute-mer<sup>81</sup>, jusqu'à draguer le fleuve<sup>82</sup> et à surexploiter la forêt<sup>83</sup>, sans penser aux conséquences qu'auront ces pratiques sur des êtres qui rendent notre propre vie possible.

Il faut se rendre à l'évidence : la substance et la forme de notre habitation de la Nord-Amérique logent désormais dans nos yeux et dans notre conscience. Nous ne savons envisager le continent que comme capital (ressources, propriété, opportunité, investissement) ou comme entrave à la production de capital (distance, friction, populations, habitats).

---

<sup>81</sup> Alexandre Shields, « Un nouveau forage pétrolier sera réalisé au large de Terre-Neuve, *Le Devoir*, 14 juillet 2023, en ligne, <https://www.ledevoir.com/environnement/794607/un-nouveau-forage-petrolier-va-etre-realise-au-large-de-terre-neuve?>, consulté le 30 août 2023.

<sup>82</sup> Alexandre Shields, « Feu vert au dragage de sédiments dans l'habitat des bélugas », 28 août 2023, en ligne, <https://www.ledevoir.com/environnement/796961/environnement-feu-vert-au-dragage-de-sediments-dans-l-habitat-du-beluga?>, consulté le 30 août 2023.

<sup>83</sup> Antoine Morin-Racine, « Des gardien.nes du territoire tiennent tête à l'une des plus grandes forestières canadiennes », *Pivot média*, 7 août 2023, en ligne, <https://pivot.quebec/2023/08/07/des-gardiennes-de-territoire-tiennent-tete-a-lune-des-plus-grandes-forestieres-canadiennes/>, consulté le 30 août 2023.

Peut-être se dit-on qu'en achetant, qu'en investissant et qu'en essayant de tirer notre épingle du jeu, nous parviendrons un jour à sauver notre peau.

Or, si elles arrachent le vivant à son environnement, ces façons de vivre ont pour effet d'élargir le creusement entre les humains et la Terre, elles nous dépouillent *nous-mêmes* de tout lien d'interdépendance véritable et sensible – tout lien écosystémique – avec ce qui nous entoure.

Cette spécificité délétère de notre habitation, Dalie Giroux la saisit avec perspicacité :

le vécu spatial contemporain se définit comme le fait non pas d'une vie sur la Terre, mais plutôt comme le fait d'une vie qui s'enracine dans un ensemble de dispositifs objectifs et performatifs d'arrachement des terriens à la Terre<sup>84</sup>.

Nous sommes, pour la plupart, incapables d'imaginer notre existence avec d'autres yeux que ceux du capital; pour nous, il n'est de réel possible qu'un monde exproprié, qu'un monde déraciné. Cet « embarquement » de notre pensée et cette contamination de nos imaginaires, le philosophe et critique britannique Mark Fisher les constate avec fermeté : « [capitalism] is a monstrous, infinitely plastic entity, capable of metabolizing and absorbing anything with which it comes into contact<sup>85</sup> ».

Il est plus facile pour nous d'imaginer la fin de la vie sur Terre qu'un monde différent de celui qui nous a avalés.

---

<sup>84</sup> Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>85</sup> Mark Fisher, *Capitalist realism : is there no other alternative ?*, Royaume-Uni, Zero Books, 2009, p. 6. « Le capitalisme est une entité monstrueuse en infiniment plastique capable de métaboliser et d'absorber tout ce avec quoi elle entre en contact. » Traduction libre.

Pourtant, il arrive qu'une autre vie nous trouve.

Je suis un homme nord-américain et agnostique, un alcoolique abstinant depuis plusieurs années et je le dis sans détour : la forêt a fait pour moi ce que je n'étais pas capable de faire par moi-même.

Le territoire m'a accueilli, c'est-à-dire qu'il a *consenti et participé à ma venue dans son espace*<sup>86</sup>. Il m'a rappelé au vivant, à ma propre mortalité. La forêt m'a redonné un corps, m'a redonné une voix. Elle m'a appris à parler, m'a replacé les yeux<sup>87</sup>.

Ce que j'étais dans le bois n'était pas le fait de ma propre volonté ou de ma propre histoire : mon corps et ma voix étaient des passages, des ouvertures, des espaces habitables voués à d'autres formes d'existence.

Il serait peut-être plus juste de le formuler ainsi : dans le bois, il est arrivé qu'une autre vie se trouve en moi.

---

<sup>86</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Sestralés*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>87</sup> Aimée Lévesque, *Tu me places les yeux*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2017, 132 p.

[T]a vie ne se borne pas à cet insaisissable ruissellement intérieur; elle ruisselle aussi au-dehors et s'ouvre incessamment à ce qui coule ou jaillit vers elle. [...] [V]ivre signifie pour toi non seulement les flux et les jeux fuyants de lumière qui s'unifient en toi, mais les passages de chaleur ou de lumière d'un être à l'autre, de toi à ton semblable ou de ton semblable à toi<sup>88</sup>.

Comment parler de soi quand « soi » n'est pas parlable ? Quand « je » se révèle ek-statique, étranger à soi ? Comment envisager notre être au monde quand le territoire est un univers « dont le centre est partout et la circonférence nulle part<sup>89</sup> » ?

Essayons comme ça : dans la forêt, j'étais quelque chose comme un nœud, quelque chose comme un point d'arrêt. Ce n'est pas tout à fait ça. Un entrelacs dans un vaste réseau de sens et de voix. Non plus. Un canal, en fait, je veux dire : une rivière avec ses affluents, ses confluences, ses bras et ses remous.

Là-bas, j'étais solidaire de ce qui m'entourait : je ne pouvais ni tracer les limites de mon corps, ni savoir qui de moi ou de la forêt pensait ou parlait. Ma conscience n'était pas le fait d'un acte individuel : mon corps était indissociable de celui des autres et mon esprit, un prolongement de celui de la forêt. Ma voix contenait celle du vivant – ce que j'appelais « je » était habité.

Entre « moi » et le territoire était le pressentiment d'une continuité, qu'il ne faut pas comprendre comme une *fusion* entre un sujet et un objet, mais comme une *rupture* de cette relation *a priori* discontinue entre soi et le monde.

Cette expérience spirituelle, voire mystique, Bataille la qualifie d'*intérieure*. Il écrit :

---

<sup>88</sup> Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1954, p. 111.

<sup>89</sup> Michel de Certeau, *La fable mystique II. XVIe-XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2013, p. 80.

[l]'*expérience intérieure* de l'homme est donnée dans l'instant où, brisant la chrysalide, il a conscience de se déchirer lui-même, non la résistance opposée du dehors. Le dépassement de la conscience objective, qui bordaient les parois de la chrysalide, est lié à ce renversement<sup>90</sup>.

Quelquefois, dans le bois, dans la solitude du bois – dans la fatigue, dans la faim, dans ce vertige de soi – il n'a plus été question de moi *et* du territoire, plus d'existence distincte entre l'un et l'autre : seulement un passage, une communication, une faille, un faisceau. Entre le champignon et l'orage; la cabane et l'épinette; près de la grosse roche, ma conscience n'avait d'autre forme que celle du sensible en déplacement.

Il m'aura fallu voir le vivant, écouter la voix de la forêt – leur faire une place en moi, leur être hospitalier – pour être moi-même visible à leurs yeux. Apparaître à soi-même n'est parfois possible qu'à condition de consentir à sa propre disparition.

---

<sup>90</sup> Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 1957, p. 42.

Peut-être écrire a-t-il en fait peu de choses à voir avec ce qu'on sait faire de sa propre voix, dans son propre langage; peut-être un poème n'est-il pas qu'un travail d'écoute et de recueillement; peut-être que ces idées sont une déroute, un inachèvement.

Une certitude habitait Jean de la Croix : « au commencement de la poésie, il y a ce qui parle sans raison<sup>91</sup>. » Même chose pour Dante, chez qui « des “paroles” venaient et, dit-il, “je les déposai dans mon esprit avec grande joie, pensant les prendre pour mon commencement”<sup>92</sup> ».

À la naissance du poème est un don, une demande, un ravissement :

*[e]ntendre des voix est l'origine. En sorte que nous nous parlons à nous-même par les voix d'autrui. Le fou n'est pas celui qui parle seul mais celui qui reste silencieux, qui a renoncé à entendre dans sa voix la voix des autres, à reconnaître en elles le miracle de sa voix et la limite de sa voix<sup>93</sup>.*

Peut-être écrire ressemble-t-il parfois à renoncer, à abdiquer – soi, l'amour, la volonté; peut-être écrire est-il avant tout une expérience ek-statique, une expérience de mort : se soumettre à être soi-même parlé, accepter d'être soi-même langage.

---

<sup>91</sup> Michel de Certeau, *La fable mystique II. XVIe-XVIIe siècle*, op. cit., pp. 125-126.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>93</sup> René Lapiere, *Renversements*, op. cit., p. 98. L'auteur souligne.

Il y a des poèmes qu'on fait dans l'effort, dans l'obstination, d'autres qu'on découvre, qu'on entend et qu'on accueille, comme il y en a certains qui nous prennent et qui nous traversent.

Parfois, dans le bois, j'écrivais sans trop le vouloir, sans trop y penser. Des mots se formaient dans mon esprit, dans mon corps et dans ma bouche – des mots simples comme *roche*, comme *fruit*, comme *ver de terre*; des mots inventés comme *teneux* ou *ajustateur*. Dans mon cahier, je dessinais des mots appris comme *appelant*, comme *palenter*, des mots lus comme *mélèze* et certains autres que je n'avais jamais prononcés.

En moi, le territoire se révélait en paroles – il se *déclarait* : il n'y avait plus de distance entre mots et monde, entre sens et sensibilité – le tissu du réel était langage. En écrivant je m'inscrivais dans la sémiose, j'arrivais à toucher, à entendre, à *comprendre* le territoire.

Les vers que j'écrivais étaient tantôt longs, tantôt courts; ils étaient comme emportés. La forêt me donnait un souffle, elle donnait une direction à chaque poème. Le territoire chantait en moi – parfois, je ne faisais que lui offrir mon corps.

Pour tout dire, il y a certains poèmes que je ne crois pas avoir écrits : j'obéissais à une « nomination instauratrice dont [je devenais] l'énonciateur<sup>94</sup>. » Je ne faisais pas usage de la parole : elle se déposait en moi. Dérobé par « cet excès qui nomme et qui n'est pas nommable<sup>95</sup> », je ne m'efforçais pas de dire quelque chose, j'écrivais seulement pour laisser libre cours à ce dire qui me traversait. En chaque poème était une présence au présent de la forêt.

---

<sup>94</sup> Michel de Certeau, *La fable mystique II. XVIe-XVIIe siècle*, op. cit., p. 126.

<sup>95</sup> *Idem*.

Il m'est arrivé, dans le bois, de cesser d'être moi. J'étais un moyen, un prétexte à la naissance de la parole des autres. La voix du vivant « [créait] ce à quoi elle [donnait] espace<sup>96</sup>».

---

<sup>96</sup> *Idem.*

Jamais, dans la forêt, je n'ai écrit seul. J'étais traversé, habité, transporté par la voix du vivant. En moi, des direse passaient.

Ce que j'écrivais ne se plaçait pas par-dessus la parole d'autrui, mes poèmes n'étaient pas coupure mais lien : ils « [sortaient] à la rencontre de ceux qui [les désiraient]<sup>97</sup>. »

Un dire terrestre s'énonçait en moi. J'étais « [troué], à jour, à ciel ouvert<sup>98</sup> ».

Mes poèmes circulaient (entre moi et le vivant et parmi le vivant), ils étaient passés, « chevauchés », on me les ravissait. Il y avait de l'autre en eux. En écrivant, « quelque chose de *plus vivant que [moi]* se [transmettait].<sup>99</sup> » Chaque mot, chaque vers était repris, soufflé; ils étaient *parlés*.

Là-bas, j'étais ouvert, j'étais une brèche hospitalière aux voix du dehors : elles parlaient, criaient, elles hurlaient à travers moi. Leur chant élargissait les parois de ma propre vie. En écrivant, l'acte poétique déchirait « soudain, de l'intérieur, les clôtures de l'habiter<sup>100</sup> ».

C'est cela que fait un poème : il ouvre, il accueille, il rassemble; il traverse, il attache, il unit. Dans la forêt, nulle parole n'est solitaire : le pluriel est la forme du dire<sup>101</sup>. Du miracle de notre voix : non pas la force d'une parole ou un pouvoir d'apparition, mais une capacité à contenir, à écouter, à gracier, à survivre.

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>98</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, *op. cit.* p. 15. L'auteur souligne.

<sup>99</sup> Michel de Certeau, *La fable mystique II. XVIe-XVIIe siècle*, *op. cit.*, p. 155. L'auteur souligne.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 155.

Je retourne à ces mots de Michel de Certeau : « “La poésie ne naît pas : elle engendre<sup>102</sup>.” Elle se reconnaît à ce qu’elle fait naître<sup>103</sup> ». En écrivant et en écoutant, en me laissant porter et traverser par la voix de la forêt, le vivant m’a ramené parmi lui.

Il m’aura fallu quitter mon corps, m’ouvrir au territoire et devenir autre pour prendre conscience de mon regard, pour prendre conscience du monde qui m’habitait. C’est paradoxalement au terme d’un processus d’excentration que je suis revenu en moi, à moi en tant qu’autre. La forêt m’a rappelé que j’avais des yeux, que j’avais une voix, elle m’a dit : « Tu es ici. C’est suffisant. »

---

<sup>102</sup> Joë Bousquet dans Michel de Certeau, *La fable mystique II. XVIe-XVIIe siècle*, op. cit., p. 128.

<sup>103</sup> Michel de Certeau, *La fable mystique II. XVIe-XVIIe siècle*, op. cit., p. 128.

*Je me suis réveillé avant l'aube et je suis sorti écrire avec mon cahier. Dans le chemin inondé par le barrage des castors, j'ai vu un serpent. Je me suis fait silencieux, j'ai trouvé une roche et une joie immense.*

*Je t'écris depuis le bois, debout sur le toit de la cabane. Je suis là, face à l'étang, face à la colline, à la friche, face à la journée transparente. Je repars bientôt.*

*Ici, dans l'immensité, j'ai longtemps discuté avec la forêt. Je parlais d'une voix à la fois claire et hésitante, douce et assurée, d'une voix que, pour la première fois de ma vie, je pouvais appeler mienne.*

Je ne cherche pas un ailleurs; ici tout est contenu.

En écrivant dans un café, en marchant, ou à ma table de travail, je me rappelle à mon corps présent, à mon corps visible, je me rappelle à ces autres en moi.

Je pense à ma longue plante, à l'autre, petite; à quelqu'un que je connais, à quelqu'un que je ne connais pas.

Dans un cahier, je formule le souhait que ma parole soit ouverte et que ma voix soit dévouement.

Je m'exerce à voir le vivant qui m'entoure; la forêt, je le sais, ne m'a pas quitté.

*tu croyais tout élevé  
puis tu t'es ravisée  
mur gris sur fond gris sur rotule  
ce n'est pas un héron  
qu'un simple dindon  
allez ! aime sans mesure*

Laurance Ouellet Tremblay, *La vie virée  
vraie*

Ce territoire, nous l'habiterons par la parole, nous n'y échapperons pas. Chacun de nos gestes, comme chacune de nos pratiques et de nos politiques s'inscrivent dans cette chaîne sémiotique, dans cette écologie d'expressions vocales, ils *font* sens au sein du continuum du vivant.

Avec nos paroles-corps, nos paroles-routes et nos paroles-maisons, nous intervenons dans la sémiologie – parmi ces paroles-cris, ces paroles-chants et ces paroles-mouvements. Nous avons le pouvoir d'enterrer, d'interrompre et de supplanter, comme nous avons le pouvoir d'écouter et de transmettre.

Notre voix peut être autre chose qu'une conquête, autre chose qu'une claustration, qu'une entreprise de réification. Une autre vie est possible – nous pouvons faire autrement.

Il ne faut pas condamner notre humanité à quelque distance fondamentale et structurelle avec le vivant. Le colonisateur, le *settler*,

ce n'est pas celui dont la couleur de peau est telle, ce n'est pas celui dont les ancêtres sont tels et tels, c'est plutôt celui qui confond la raison de sa vie avec celle d'une structure de dépossession, et qui intègre la violence de cette structure à son propre fantasme de survie<sup>104</sup>.

---

<sup>104</sup> Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement*, op. cit., p. 211.

Il nous faut interroger le récit et la forme du récit, comprendre qu'écrire en ces territoires peut être un geste que l'on fait *avec* le vivant, qu'un poème peut être un dialogue avec le territoire, un travail d'écoute. Oui, nous pouvons encore parler avec la forêt, écrire des poèmes comme des adresses, des poèmes comme des invitations. Trop de choses en dépendent, il le faut, il le faut absolument.

Là-bas, dans le bois, j'ai appris à dire « nous ». La forêt m'a redonné un corps, elle m'a redonné une voix, elle m'a reconnecté à ma propre présence, à mon propre présent. Il m'aura fallu écouter le vivant et sortir de moi pour enfin m'éprouver sensible à ce qui m'entoure. Depuis, quand je sors de chez moi, je remarque une plante, un chat qui traverse une rue passante, je suis du regard la course d'un insecte. Nous pouvons encore nous rallier au vivant, nous ne sommes pas seul-es.

J'écris ces lignes alors que, depuis près de six mois, des incendies ravagent la forêt partout au pays. Des habitats sont dévorés par les flammes, des populations sont déplacées, une quantité ahurissante de gaz à effet de serre est relâchée dans l'atmosphère et le climat et les écosystèmes en sont et en seront bouleversés. Cette catastrophe, qui est appelée à se reproduire de manière exponentielle, est une conséquence directe de notre mode de vie et de notre habitation du territoire<sup>105</sup>.

S'il est nécessaire d'envisager ce désastre en termes matériels, il est primordial, cependant, de se prémunir contre l'embarquement de notre pensée et de notre compréhension de ce phénomène en des termes capitalistes et coloniaux. Il ne s'agit pas là d'une perte de ressources ou d'un recul de nos espaces praticables, mais d'une destruction de milieux de vie : c'est une perte de sens, une perte de langage – oui, la forêt qui brûle est une mort du sensible.

Il nous faut entendre en ces feux une parole, en cette fumée un signe. La Terre nous parle – puissions-nous trouver le courage et la force de l'écouter.

---

<sup>105</sup> Agence France-Presse, « Les feux de forêt au Québec étroitement liés aux changements climatiques, selon une étude », 22 août 2023, en ligne <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2005339/conditions-favorables-feux-quebec-rechauffement-climat>, consulté 15 septembre 2023.

## BIBLIOGRAPHIE

Antonioli, Manola, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2003, 268 p.

Anzieu, Didier, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1981, 377 p.

Bataille, Georges, *L'érotisme*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Reprise », 1957, 284 p.

\_\_\_\_\_, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1954, 180 p.

Berque, Augustin, *Médiance. De milieux en paysages*, Montpellier, Éditions Reclus, coll. « Géographiques », 1990, 160 p.

\_\_\_\_\_, *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks, coll. « Cross-borders », 2008, 128 p.

Bourassa, Lucie, *Henri Meschonnic. Pour une poétique du rythme*, Paris, Rhuthmos, coll. « Rythmologies », 2015, 160 p.

Brassard, Denise, *La sagesse de l'ours*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2017, 204 p.

Certeau, Michel de, *La fable mystique I. XVIe-XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1982, 411 p.

\_\_\_\_\_, *La fable mystique II. XVIe-XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2013, 390 p.

\_\_\_\_\_, *L'invention du quotidien I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », 1990, 344 p.

Chartrand, Luc, *La grande expérience de la chasse*, Montréal, Québec Amérique, 2022, 179 p.

Clément, Gilles, *Manifeste du tiers paysage*, Rennes, Éditions du commun, 2020, 81 p.

Collot, Michel, *La pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, coll. « ENSP », 2011, 282 p.

\_\_\_\_\_, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », 2005, 264 p.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Critique », 1975, 159 p.

\_\_\_\_\_, *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie I*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Critique », 1972, 500 p.

\_\_\_\_\_, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie II*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Critique », 1980, 646 p.

\_\_\_\_\_, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Reprise », 1991, 219 p.

Deleuze, Gilles et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1993, 187 p.

Deneault, Alain, *Bande de colons. Une mauvaise conscience de classe*, Montréal, Lux éditeur, coll. « Lettres libres », 2020, 209 p.

Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », 2005, 792 p.

Desgent, Jean-Marc, *Les paysages de l'extase*, Montréal, Les herbes rouges, coll. « Poésie », 1997, 50 p.

\_\_\_\_\_, *Misère et dialogue des bêtes*, Montréal, Poètes de brousse, 2019, 47 p.

Deslandes, Charles, Dalie Giroux et David Jaclin (dir.), *Parler avec les animaux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Terrains vagues », 2022, 456 p.

Désy, Jean et Rita Mestokosho, *Uashtessiu/Lumière d'automne*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2010, 112 p.

Didi-Huberman, Georges, *Génie du non-lieu. Air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Les Éditions de minuit, 2001, 156 p.

Fisher, Mark, *Capitalist realism : is there no other alternative ?*, Royaume-Uni, Zero Books, 2009, 92 p.

Frenette-Vallières, Andréane, *Sestrales*, Montréal, Le Noroît, 2020, 93 p.

Garelli, Jacques, *Le recel et la dispersion : Essai sur le champ de lecture poétique*, Paris, Gallimard, 1978, 184 p.

Garo, Isabelle, *L'idéologie ou la pensée embarquée*, Paris, La fabrique éditions, 2009, 182 p.

Gauthier, Jacques, *L'expérience de Dieu avec Jean de la Croix*, Fides, Montréal, 1998, 126 p.

Ghitti, Jean-Marc, « Maurice Merleau-Ponty. Le lieu à l'œuvre dans la pensée » dans Thierry Paquot et Chris Younès (dir.), *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 385 p.

Ginzburg, Carlo, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », Paris, *Le débat*, Vol. 6, no 6, 1980, pp. 3-44.

Giroux, Dalie, *La généalogie du déracinement. Enquête sur l'habitation postcoloniale*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Terrains vagues », 2019, 219 p.

\_\_\_\_\_, *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2020, 183 p.

Han, Byung-Chul, *The burnout society*, Stanford, Stanford University Press, coll. « Stanford briefs », 2015, 60 p.

Heidegger, Martin, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude*, Paris, Gallimard, 1992, 552 p.

Kohn, Eduardo, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017, 334 p.

Lapierre, René, *Pour les désespérés seulement*, Montréal, Les herbes rouges, coll. « Poésie », 2018, 141 p.

\_\_\_\_\_, *Renversements*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essai », 2011, 172 p.

Le Clézio, J.M.G, *L'extase matérielle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1967, 315 p.

Levasseur, Carol, *Incertitude, pouvoir et résistances. Les enjeux politiques dans la modernité*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2006, 432 p.

Lévesque, Aimée, *Tu me places les yeux*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2017, 132 p.

Limón, Ada, *The hurting kind*, Minneapolis, Milkweed Editions, 2022, 100 p.

Macé, Marielle, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019, 121 p.

Merleau-Ponty, Maurice, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1964, 92 p.

\_\_\_\_\_, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1964, 361 p.

\_\_\_\_\_, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2009, 537 p.

Meschonnic, Henri, *Critique du rythme*, Lagrasse, Verdier, coll. « Poche », 2009, 713 p.

Morin-Racine, Antoine, « Des gardien.nes du territoire tiennent tête à l'une des plus grandes forestières canadiennes », *Pivot média*, 7 août 2023, en ligne, <https://pivot.quebec/2023/08/07/des-gardiennes-de-territoire-tiennent-tete-a-lune-des-plus-grandes-forestieres-canadiennes/>, consulté le 30 août 2023.

Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 2010, 176 p.

Oliver, Mary, *Devotions. The selected poems of Mary Oliver*, New York, Penguin Press, 2020, 455 p.

Ouellet Tremblay, Laurance, *La vie virée vraie*, Montréal, Le Quartanier, 2022, 66 p.

Paquin, Jean, *Guide photo des oiseaux du Québec et des Maritimes*, Montréal, Éditions Michel Quintin, 2003, 480 p.

Sartre, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, 675 p.

Shields, Alexandre, « Un nouveau forage pétrolier sera réalisé au large de Terre-Neuve, *Le Devoir*, 14 juillet 2023, en ligne, <https://www.ledevoir.com/environnement/794607/un-nouveau-forage-petrolier-va-etre-realise-au-large-de-terre-neuve?>, consulté le 30 août 2023.

\_\_\_\_\_, « Feu vert au dragage de sédiments dans l'habitat des bélugas », 28 août 2023, en ligne, <https://www.ledevoir.com/environnement/796961/environnement-feu-vert-au-dragage-de-sediments-dans-l-habitat-du-beluga?>, consulté le 30 août 2023.

Stein, Edith, *Le problème de l'empathie*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2012, 223 p.

Von Uexküll, Jacob et Georg Kriszat, *Mondes animaux et mondes humains*, Paris, Gonthier, 1965, 103 p.

Whitman, Walt, *Leaves of grass*, San Diego, Canterbury Classics, 2018, 538 p.

Whyte, David, *David Whyte : essentials*, Langley, Washington, Many Rivers press, 2020, 116 p.

\_\_\_\_\_, *Everything is waiting for you*, Langley, Washington, Many Rivers press, 2003, 100 p.

\_\_\_\_\_, 26 mai 2022, *On being with Krista Tippett*, [balado] <https://onbeing.org/programs/david-whyte-seeking-language-large-enough/>

Williams, Michael D., *Arbres du Québec et de l'est de l'Amérique du Nord*, Saint-Constant, Éditions Broquet, 2008, 406 p.

Wilson, Larry, *Chibougamau venture. The story of a Quebec mining field*, Montréal, Chibougamau Publishing company., 1952, 151 p.

Zhong-Mengual, Estelle, *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », 2021, 255 p.

\_\_\_\_\_, *Peindre au corps à corps. Les fleurs et Georgia O'Keeffe*, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », 2022, 96 p.

Zhong-Mengual, Estelle et Baptiste Morizot, « L'illisibilité du paysage : enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », *Nouvelle revue d'esthétique*, n° 22, 2018, pp. 87-96.

Zourabichvili, François, *Qu'est-ce qu'un devenir pour Gilles Deleuze ?*, [fichier PDF], Lyon, Éditions Horlieu, 1997, 15 p.